

Huitième année, N° 51

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Publications

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 15 mars 1929

« Les Contemplations »

Réverie de carême

Kérensky et l'avènement du bolchevisme

Exposition rétrospective d'Art hollandais à Londres

La dernière leçon russe...

Buts et activité de l'œuvre des Ballifa

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Carmel et la Vie carmélitaine, Mgr J. Schyrgens. — Autriche.

André Bellessort

Paul Cazin

Xavier Ryckmans

Paul Lambotte

G.-K. Chesterton

Renato Ricci

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

« Les troupes
ont intérêt à
être spécialistes, qui
partent par Anvers,
les spécialistes, ont l'air
de troupes régulières ».

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :
N° 234.00-151.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses. 225 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage et d'éclairage,
pour assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
de places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Rue de



Vitraux d'Art

Joseph OSTERRATH

Peintre-Verrier

Maison fondée à Tiff en 1872

4, rue de l'Evêché

LIÈGE

Téléphone 6934

PLANS - DEVIS ET LISTE
de 500 références sur demande.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

La revue catholique des idées et des faits

« Les Contemplations »

Rêverie de carême

Kérensky et l'avènement du bolchevisme

Exposition rétrospective d'Art hollandais à Londres

La dernière leçon russe...

Buts et activité de l'œuvre des Ballila

Les idées et les faits : Chronique des idées Autriche.

André Bellessort

Paul Cazin

Xavier Ryckmans

Paul Lambotte

G.-K. Chesterton

Renato Ricci

Le Carmel et la Vie carmélitaine. Mgr J. Schyrgens. —

♦ Le Père Rutten a eu mille fois raison de déclarer au Sénat

Il fallait s'attendre à ce que, dans certains milieux, le Concordat entre le Vatican et le royaume d'Italie fut présenté au public comme une adhésion officielle ou officieuse à une forme déterminée de gouvernement, adhésion impliquant, dit-on, une solidarité dangereuse ou tout au moins inopportune.

« Messieurs, tous ceux qui connaissent la clairvoyance et la prudence consommée du Pape sont tout à fait rassurés. Ils savent que Pie XI est incapable de perdre de vue un seul instant que l'Eglise ne peut pas plus se solidariser avec une forme spéciale de gouvernement qu'avec un régime économique déterminé. »

C'est trop évident et rien, si ce n'est la mauvaise foi, n'autorise nos socialistes à partir en guerre contre une prétendue collusion de l'Eglise et de la Réaction.

Donc l'Eglise traitant avec un pouvoir établi ne légitime pas par là, ni n'approuve, ni a fortiori ne se solidarise avec la forme et les doctrines de ce pouvoir.

Mais dans le cas concret des accords du Latran, il importe de souligner, tout de même, qu'en acceptant de régler une affaire aussi importante — pendant depuis plus d'un demi-siècle et qui eût pu le rester longtemps — encore avec l'Italie fasciste, cette Italie dont libéraux et démocrates de tous pays et de toutes nuances disaient le plus de mal possible et prédisaient le pire, le Saint-Siège, reconnaît la force du fascisme, sa victoire et ses probabilités de durer.

Certes, l'Eglise est éternelle et les régimes passent, mais que le Saint-Siège ait conclu la paix romaine avec Mussolini, le premier grand contre-révolutionnaire depuis 1789, alors que les Papes n'avaient trouvé en Occident, au XX^e siècle, que des gouvernements plus ou moins révolutionnaires pour traiter des questions religieuses, voilà qui démontre, non pas une collusion quelconque entre le Vatican et « les forces de la réaction », mais que les idées antilibérales et antidémocratiques se sont enfin incarnés dans un gouvernement assez puissant et assez stable pour que le Saint-Siège — qui a bien le temps! — ait négocié avec lui la question même de l'indépendance et de la souveraineté du siège de Pierre. Cet hommage-là qui, répétons-le, ne légitime, ni n'approuve, ni ne se solidarise, est de la plus haute importance pour l'avenir de l'Europe.

♦ Nous ne connaissons encore, au moment d'écrire ces lignes, que ce que le télégraphe a transmis des discours de Pie XI aux diplomates accrédités auprès de lui et du Duce à l'assemblée quinquennale du fascisme. Le Père commun des fidèles a eu des paroles émouvantes pour célébrer la pacification religieuse, « la pacification de tant d'âmes, non seulement d'Italie, mais du monde entier ». Le Duce, lui, a tenu le langage d'un grand, d'un très grand homme d'Etat. Quelle mesure dans la force, quelle hauteur de vues, quel sens génial des possibilités!

Et le jour même où le Temps de Paris — ce soutien d'un régime et d'une République où on peut lire au moins une fois par semaine, en première page, des « opinions de province » qui attribuent au dit régime et à la dite République, les tares les plus graves et les plus incurables! — publiait l'admirable discours du dictateur italien, l'éditorial disait, en guise de commentaires :

« Il faut bien constater que le fascisme tel qu'il prévaut à Rome et le communisme bolcheviste tel qu'il prévaut à Moscou offrent de singuliers ressemblances quant aux méthodes et aux procédés. Le fascisme est à l'ordre ce que le communisme bolcheviste est au désordre et à l'anarchie, mais la formule, — la dictature par et pour un parti érigé en classe sociale privilégiée — est la même, comme sont les mêmes les méthodes pour paralyser, écarter, écraser, toute opposition.

Oh! incurable bêtise du libéralisme-intégral!
Ce qui importe, d'après lui, c'est moins le but l'ordre, la prospérité, le bonheur, que les moyens l'électoratisme, le parlementarisme la Liberté!

Chercher est plus important que trouver, l'effort est supérieur à la réussite, que de fois entend-on débiter ces âneries!

Faire du désordre par les voies libérales — exemple : la France! — quel progrès! Faire de l'ordre par l'antilibéralisme — exemple : l'Italie! — quelle aberration et quelle honte. Méthodes et procédés de Moscou! Oser parler ainsi devant le gâchis russe d'une part et la prodigieuse renaissance italienne d'autre part, quelle grotesque absurdité!

♦ Deux longues correspondances romaines au Temps tendent à montrer que, politiquement et religieusement, les accords du Latran ne changent, en fait, pas grand'chose à la situation réelle. Citons :

« Certes, les profits du Vatican ne sont pas négligeables à un certain point de vue. Il y a gagné quelque terrain en procurant à l'Eglise catholique en Italie une situation privilégiée. Il a agrandi les pouvoirs et l'influence du prêtre. Il s'est assuré de nouvelles garanties contre l'impiété et l'anticléricalisme. Mais, à y regarder de près, on peut craindre vraiment que tout ce gain ne soit que dans la forme et non dans le fond, dans la chair et non dans l'esprit. Sans doute, le prêtre, dont le régime a déjà augmenté les appointements et diminué les impôts, trouvera le bénéfice de plus d'honneurs rendus, de plus de respect extérieur. Il présidera au mariage, il sera professeur au lycée. Il pourra même devenir député, voire sénateur. Le nom de Dieu sera employé dans toutes les cérémonies officielles. L'image du Christ sera dans toutes les casernes et dans tous les prétoires. Les titres nobiliaires conférés par le Pape seront enfin reconnus comme valables. Mais tout cela ne concerne vraiment en rien les sentiments intérieurs, la véritable religion. Et vraiment l'on ne voit guère comment le Souverain Pontife pourra, avec la seule aide de ce formalisme, rendre, comme il l'a dit, « Dieu à l'Italie et l'Italie à Dieu ».

Les nations, comme telles, ont des devoirs envers Dieu et on se rappelle la lettre du cardinal Mercier pendant la guerre, où il ne craignait pas d'invoker l'apostasie officielle des nations comme une des causes qui avaient déchaîné le fléau. Qu'un Etat reconnaisse Dieu et rende au Fils qui a reçu les nations en héritage l'hommage solennel qui lui est dû, que le droit public et la vie publique de cet Etat soient fondés sur un Credo officiel, sur la Vérité révélée, c'est là pour l'Eglise, gardienne de cette Vérité et détentrice des droits du Christ, une immense, une incommensurable victoire.

Un moralisme étroit, borné, protestantisme voudrait ramener la religion à on ne sait trop quel sentiment personnel intérieur. Erreur absolue. Pour les Etats comme pour les individus le premier de tous les devoirs est la reconnaissance de Dieu, de son Christ et de son Eglise, et cette reconnaissance doit être à la base de toute vie privée et publique. C'est ce que l'Italie fasciste vient d'accomplir avec éclat. Peut-être le Concordat ne change-t-il pas grand'chose aux situations concrètes, sensibles, matérielles de l'activité religieuse en Italie, mais l'Italie vient d'ériger le fait en droit et de se donner un droit public catholique. L'événement est d'autant plus inouï que, ce faisant, elle a rompu avec tout le mouvement qui depuis 1789, emporte le droit public européen. Puisse-t-il valoir à la catholique Italie la protection spéciale de Celui qu'elle vient de reconnaître aussi solennellement!

♦ Nouvelle révolution au Mexique. Et comme un succès de l'insurrection pourrait être profitable aux catholiques, les journaux de gauche sont durs pour les « révolutionnaires ». Les Etats-Unis fournissent ouvertement des armées et des munitions aux troupes dites fédérales. Sans doute la finance américaine a-t-elle intérêt à ce que Calles et sa bande restent au pouvoir. Et les socialistes, qui naguère s'opposaient au transit des armes françaises par Anvers, à destination d'une Pologne envahie par les bolchevistes, ont l'air de trouver très bien que M. Hoover soutienne les « troupes régulières ». Ah! sectarisme!

VICTOR HUGO

“ Les Contemplations ” ⁽¹⁾

Les *Contemplations* furent publiées en 1856, trois ans avant la première *Légende des siècles*. Elles sont l'œuvre lyrique de Hugo, la plus considérable et la plus célèbre. « Ce livre, disait-il dans sa préface, doit être lu comme on lirait le livre d'un mort... Qu'est-ce que les *Contemplations*? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention : les Mémoires d'une Ame... Une destinée est écrite là jour à jour... On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous! leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous... Ah! insensé qui crois que je ne suis pas toi! »

Nous avons donc dans les *Contemplations* comme les Confessions lyriques du poète, cinquante ans de son existence, un miroir de la nature humaine où nous retrouverons notre image. Parcourons-en les deux premiers livres, *Aurore* et *L'Ame en fleur* et même le troisième, *les Luttes et les Rêves*. Inutile de chercher pourquoi le poète n'avait pas fait entrer dans les *Voix intérieures* ou dans les *Rayons et les Ombres* ces pièces datées de 1830, 1836, 1840 : presque toutes les dates sont fausses, comme on a pu le constater en se référant aux manuscrits qui portent la date exacte. Le poète a daté de 1836 ou 1840 des pièces imprimées qu'il a écrites en exil quinze ou vingt ans plus tard. Les deux tiers environ des *Contemplations* ont été composés du 30 mars 1854 au 2 novembre 1855.

Le poète, dit-on, a fait comme ceux qui rédigent leurs Mémoires en prose. Il a revêtu les instants passés de sa vie; et les dates qu'il a mises au bas de ses poèmes ne sont pas celles de leur composition; ce sont celles de ses souvenirs. Mais ceux qui écrivent leurs Mémoires ne nous trompent pas. Nous savons qu'ils battent le rappel de leurs anciennes émotions. Il ne nous tromperait que s'ils introduisaient dans leur texte des lettres ou des fragments de journal intime refaits pour les besoins de leur cause. Du reste, qui obligeait Hugo à nous abuser sur la date de ses poèmes? Personne ne la lui demandait. Mais il espérait par quelques-unes de ces fausses dates donner plus d'unité à sa vie passée.

Songez que, jusqu'à l'exil, ses adversaires avaient continuellement dénoncé ses palinodies ou ce qu'ils appelaient ainsi. En 1846, lorsqu'il avait été nommé pair de France, le *National* d'Armand Marrast publia : « M. Pasquier a lu l'ordonnance qui élève à la dignité de pair de France M. le vicomte Victor Hugo. Notre poitrine s'est dilatée. Nous ne le savions pas : il était vicomte! Ce large front où l'Orient et l'Occident s'étaient rencontrés, nous avions pensé qu'il n'aspirait qu'à la couronne du poète : c'est une couronne de vicomte qui le surcharge. Le chancre du Sacre de Charles X et de la Colonne de l'Empereur, le poète qui a célébré les bienfaits de la légitimité... la lyre qui a eu des accents pour toutes les puissances et quelquefois aussi des consolations pour des patriotes douleurs, cet homme enfin qui a essayé, sans réussir, de mettre d'accord des sentiments justes et des idées fausses, il avait déjà bien de la peine à faire excuser un premier ridicule : il y en a joint un autre. Victor Hugo est mort; saluez M. le vicomte Hugo, pair lyrique de France. *La démocratie qu'il a insultée peut désormais en rire : la voilà bien vengée* ». Et dans le courrier des théâtres, un journaliste, Charles-Maurice, écrivait : « M. Victor Hugo est nommé pair de France : le *Roi s'amuse* (2) ». Ces attaques, nous l'avons déjà dit, étaient ridiculement injustes. Hugo aurait eu beau jeu pour répondre : « Quand ai-je insulté

la démocratie? Est-ce dans *Notre-Dame de Paris* où j'ai fait de l'artiste du Moyen âge un devancier de la Révolution? Est-ce dans *Marion de Lorme*, dans le *Roi s'amuse*, dans *Ruy Blas*, qui représente à mes yeux les aspirations du peuple et son éternel besoin de justice? Mais relisez donc mes ouvrages, et vous, démocrates, vous, républicains, osez dire que je ne suis pas de votre famille et que je n'en étais pas, même au temps du Sacre! Je n'ai insulté que des rois : Louis XI, François 1^{er}, Louis XIII, et des prêtres : Richelieu et le Père Joseph; j'ai prophétisé que la presse tuerait l'Eglise, que la pensée tuerait le dogme, — et cela, dès 1831 : que vous faut-il de plus? »

Mais Hugo ne parlait pas ainsi. Il ne voulait pas avouer que si, malgré ses sentiments et ses instincts démocratiques, il était resté au-dessus ou à l'écart de tous les partis combattants, c'était dans l'attente d'une occasion qui le porterait au pouvoir et lui donnerait la faculté de prouver effectivement son amour pour le peuple. Il préférerait antidater d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années des pièces où il s'exprimait, non plus comme le libéral démocrate et bonapartiste qu'il était alors, mais comme le socialiste, le révolutionnaire, le soldat du drapeau rouge qu'il était devenu sous le coup de ses déceptions politiques. Ainsi, dans *Aurore*, il introduit une pièce intitulée : *Réponse à un acte d'accusation*, qu'il a composée en 1854 et qu'il date de 1834. En effet, en 1833, le médiocre dramaturge Alexandre Duval lui avait écrit une lettre où il l'accusait d'avoir ruiné le théâtre et le traitait à peu près de Robespierre (1). Hugo n'y avait pas répondu; mais l'exil lui ouvrit les yeux sur le parti qu'il pouvait en tirer. On lui reprochait d'avoir ruiné le théâtre. Non! Il l'avait révolutionné. Et il avait fait bien mieux : il avait révolutionné la langue. Ah! on le comparait à Robespierre? Quelle heureuse comparaison! Elle donnait le branle à son imagination. Les images accouraient en foule autour de cette idée centrale : je suis un révolutionnaire; j'ai fait à moi seul un Quatre-vingt-neuf et un Quatre-vingt-treize dans la langue, dans la versification, dans les genres littéraires. Oui, je suis ce Danton des mots, ce Robespierre des rythmes.

Plus de mot sénateur, plus de mot roturier...
J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire...

Jamais il n'a eu plus de verve ni plus de bonheur dans la verve, car ce qu'il dit est en partie vrai. Il a certainement accompli une révolution. Nous ne connaissons pas d'écrivain français qui ait laissé une pareille empreinte dans la langue et dans la poésie. On peut dire que, depuis 1850, aucun poète nouveau n'eût été, sans lui, absolument ce qu'il est. Mais il exagère d'abord quand il pousse ce cri de combat :

Guerre à la Rhétorique et paix à la Syntaxe!

Si personne n'a été plus respectueux de la syntaxe, je ne vois pas bien qu'il ait fait la guerre à la rhétorique, étant donné que personne n'en a possédé comme lui les ressources et les artifices. Loin d'avoir expulsé les syllepses, les hypallages, les litotes, qui prennent sous sa plume et dans son vers des airs de gargouilles barbares, il s'en est servi avec la même habileté que les plus grands poètes de l'ancien régime. Il a pratiqué les accords, non selon les mots, mais selon le sens, qui sont des *syllapses*. Il a donné, entre mille exemples, à la chanson du fossoyeur l'épithète de

(1) Conférence prononcée à la tribune des *Conférences Cardinaux* Mercier à Bruxelles.

(2) Quelques-uns reconnaissent l'unité de vie de Hugo, mais par dérision, comme un nommé Alexandre Thomas qui publiait en juin 1850, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article intitulé « La Carmagnole d'Olympio ».

(1) Voir les *Contemplations*, édition des Grands Ecrivains (Hachette) avec les commentaires historiques de M. J. Vianey. Il fait remarquer que ce fut très probablement la publication du IV^e tome de l'*Histoire de la Littérature dramatique* de JULES JANIN qui inspira à Hugo le désir de revenir sur cet incident.

hébété qui convenait surtout au fossoyeur, et cela s'appelle une *hypallage*; et, entre mille autres exemples, la dernière strophe de *A Villequier* où, après avoir dit que l'enfant aimé, cet autre soi-même, est de toutes nos joies rêvées la seule qui persiste, il ajoute :

Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va,

est une des plus belles *liotes* de notre poésie, si cette figure de rhétorique consiste à rendre par des termes atténués une chose extrêmement forte. Il exagère encore davantage, quand il prétend assimiler la révolution littéraire et la révolution politique. Toute sa pièce, un peu longue, mais d'une si belle venue, tend à cette assimilation. Elle n'a même été faite que pour y arriver. Nous avons déjà vu combien la plupart des héritiers directs de la Révolution répugnaient au romantisme et demeuraient attachés aux principes de la littérature classique.

La même année qu'il composait cette *Réponse à un acte d'accusation* (1854) il faisait, dans le même courant d'idées, un long poème, sous ce titre : *Écrit en 1846, autre réponse à un autre acte d'accusation*. Cet acte aurait eu pour auteur un marquis vendéen qui fréquentait jadis chez sa mère et que la conduite politique de Hugo, pair de France, indignait. (Il avait l'indignation facile.) Hugo le désigne seulement par ses initiales, mais il nous cite une dizaine de lignes de sa lettre accusatrice. Il est vraisemblable qu'elle n'a jamais été écrite. En tout cas, elle n'a pu l'être en 1846, puisque le marquis en question, que M. Berret a identifié, était mort en 1841 (1). Le poème est du même cru que l'autre. Moins de verve peut-être; mais plus d'éloquence. Hugo réclame pour l'honnête homme le droit de changer d'opinion, que nul ne lui a contesté, et de s'élever de ce qu'il croit être l'erreur à ce qu'il croit être la vérité.

Dois-je vivre portant l'ignorance en écharpe,
Cloîtré dans Loriquet et mûré dans Laharpe?
Dois-je exister sans être et regarder sans voir?
Et faut-il qu'à jamais pour moi quand vient le soir,
Au lieu de s'étoiler le ciel se fleuridylse?
Car le Roi masque Dieu même dans son église...

On se demande comment, en 1846, le bon roi Louis-Philippe, qui venait, moyennant une commande de fresques, d'apaiser les ressentiments de M. Biard, aurait pu *masquer Dieu* à Victor Hugo! Que de choses dans cette pièce qu'il n'aurait alors ni écrites ni pensées! La beauté des vers nous le ferait oublier si nous n'étions un peu gênés qu'il eût mis cette supercherie morale sous l'autorité de sa mère morte, dont il aperçoit toujours l'œil, nous dit-il, dans l'aube comme dans la nuit. Mais il est permis d'invoquer à sa décharge sa force d'autosuggestion. Souvent, là où nous le prenons en flagrant délit d'erreur volontaire, je suis convaincu que son imagination l'avait assuré de sa sincérité. Et justement, au sujet des dates de ses poèmes, on fait valoir qu'il n'avait pas l'intention de nous tromper puisqu'il savait que ses manuscrits iraient à la Bibliothèque Nationale : rien ne lui aurait été plus facile que d'y biffer ce qu'il aurait voulu. Mais peut-être n'y a-t-il pas songé

* * *

Cette question des dates écartée, suivons l'ordre fictif, conforme, sans doute, à un souci d'art, de cette œuvre qui, selon l'expression du poète, « commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit de clairons de l'abîme ». Une première petite pièce adressée à Léopoldine en marque l'opposition absolue à l'ouvrage paru précédemment, *les Châtiments*. Ses amis lui avaient bien recommandé de publier, après l'explosion et l'éruption satiriques, un recueil de vers calmes et tendres où les noms de Bonaparte et de Robert Macaire ne fussent point prononcés. Il ne le seront pas, et, dès les premiers mots, il formule la loi sainte qui sort des choses d'ici-bas : *ne rien haïr, tout aimer ou tout plaindre*.

Toute cette *Aurore* nous rappelle les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, mais souvent avec un accent plus fort et peut-être encore plus de maîtrise. J'en détache une ravissante peinture de ses deux filles :

(1) Là-dessus, M. Vianey nous dit qu'en supposant une lettre faite en 1846 par un homme mort en 1841, Hugo nous avertissait de sa fiction. Je crois que M. Vianey plaisante : nous ne connaissions ni le nom du marquis ni, à plus forte raison, la date de sa mort. Hugo n'avait pas prévu la perspicacité de ses commentateurs.

Dans le frais clair obscur du soir charmant qui tombe,
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belles et toutes deux joyeuses, ô douceur!
Voyez : la grande sœur et la petite sœur
Sont assises au seuil du jardin et sur elles
Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges grêles
Dans une urne de marbre agité par le vent
Se penche et les regarde immobile et vivant
Et frissonne dans l'ombre et semble au bord du vase
Un vol de papillon arrêté dans l'extase.

Quel délicieux livre on ferait avec les courtes pièces de Hugo, ses instantanés, ses *quatras*, comme disait André Chénier! Il lui souvient de sa vie aux champs et des récits que le soir il faisait aux enfants accourus pour l'entendre; et ce poème, la *Vie aux champs*, de 1846, est d'autant plus intéressant qu'on y voit comment les histoires que Hugo imagine et raconte aux petits finissent par l'halluciner lui-même. Il leur parle des Juifs, de la Grèce, de Rome, de cette antique Égypte où le ramènent si souvent ses rêveries et vers laquelle l'avait peut-être orienté son culte de Napoléon. Il leur décrit les Sphinx, les Anubis, les Ammons assis au désert. Les siècles ont passé, mais la pierre mutilée a encore gardé quelque forme; et voici que le futur poète de la *Légende des siècles* et du sultan Zim-Zizimi s'arrête devant ces pierres, aujourd'hui frustes, et oublie sans doute son petit auditoire.

On y distingue encor le front, le nez, la bouche,
Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche
Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.
Le voyageur de nuit qui passe à côté d'eux
S'épouvante et croit voir aux lieux des étoiles
Des géants enchaînés et muets sous leurs voiles.

Sauf une interminable invective contre les cuistres et les pédants et l'absurde prophétie qu'un jour on n'instruira plus les oiseaux par la cage (traduisons : il n'y aura plus de classes ni de collèges); que l'enfant ne sera plus « une bête de somme attelée à Virgile », et qu'on verra disparaître « l'éternel écolier et l'éternel pédant », l'*Aurore des Contemplations* a une vivacité d'inspiration et une fraîcheur de coloris dignes de son titre. Elle ne nous apprend rien sur le poète et sur l'homme que ne nous avaient appris les recueils des *Feuilles d'automne* aux *Rayons et Ombres*. L'exquise fantaisie de la *Fête chez Thérèse*, où l'on croit voir une des sources de la poésie de Verlaine, ne saurait surprendre ceux qu'avait charmés la *Statue des Rayons et des Ombres*. Et comme dans les *Feuilles d'automne*, comme dans les *Voix intérieures*, Hugo se plaît à rappeler que le poète, esprit splendide et doux, doit à certains moments devenir formidable et que de son humble et haute poésie où les oiseaux chantent l'amour, l'espérance et la joie, tout à coup, un vers fauve peut sortir de l'ombre en rugissant.

Cependant dans *Aurore*, comme dans le livre suivant *L'Ame en fleur*, composé surtout de vers d'amour, un thème apparaissait que nous n'avions pas rencontré dans les recueils antérieurs et qui allait bientôt s'enfler, se ramifier, se multiplier et remplir à lui seul presque tout un volume, les *Chansons des rues et des bois* : le thème de la gauloiserie précieuse, du plaisir amoureux encouragé par la nature et par le bon Dieu qui veut qu'on aime. C'est un côté de la nature du poète qui ne s'était pas encore poétiquement révélé, et dont ces préludes ne donnent qu'une faible idée. Quant aux autres pièces, quelle qu'en soit l'inspiratrice, elles ne font que reprendre des motifs déjà développés. Rappelez-vous dans les *Rayons et les Ombres* l'ode charmante : *Quand tu me parles de gloire...*, vous la retrouvez ici, moins charmante peut-être :

Je préfère aux biens dont s'enivre
L'orgueil du soldat et du roi
L'ombre que tu fais sur mon livre
Quand ton front se penche sur moi...

La meilleure de ces poésies personnelles en est la plus impersonnelle, un symbole pittoresque du pouvoir de l'amour qui aurait pu figurer dans la *Légende des siècles*; mais, comme chez Hugo l'épopée prend souvent les ailes du lyrisme, le lyrisme souvent aussi se pose sur les pentes de l'épopée. Le rouet de la reine Omphale, ce beau rouet dont la roue est d'ivoire et la quenouille d'ébène, qui a vu Hercule asservi par l'amour filer aux pieds de la reine, ce rouet est là dans l'atrium sur un riche tapis. Et dans le fond du palais les fantômes de tous les monstres qu'Hercule a domptés, rôdant d'un air terrible, mais sans oser approcher, fixent un œil humilié sur le rouet qui les a tous vaincus une seconde fois en la personne de leur vainqueur.

Le troisième livre, *Les Luites et les Réves*, reflète surtout les préoccupations sociales qui de 1840 à 1850 envahirent de plus en plus le poète et sa compassion pour les maux dont la société est responsable. Il commence par un long poème, *Melancholia*, qui est comme une revue des misères et dont la première partie écrite en 1846 est contemporaine de la première version des *Misérables*. Il se termine par un long poème, *Magnitudo parvi*, dont l'idée dominante est qu'une âme est un monde et que le feu d'un pâtre contient autant d'infini qu'un astre au fond du ciel. *Melancholia* fait passer devant nos yeux de banales infortunes que leur banalité même rend plus navrantes, car il semble qu'elles appartiennent inévitablement à la trame de la vie : une femme qui pleure, un enfant dans ses bras, pendant que l'homme est au cabaret ; — une fille que sa pauvreté a jetée sur le trottoir en robe de soie et que les enfants chassent et insultent ; — un malheureux qui a volé un pain pour nourrir sa famille, comme Claude Gueux, et que condamne un homme que les faux poids ont enrichi ; — un génie méconnu, harcelé par l'injure, dont on ne reconnaîtra la grandeur qu'une fois qu'il sera mort ; — des petites filles de huit ans qui travaillent dans les ateliers, des enfances broyées par la dent des machines ; — un cheval dont le conducteur a bu « un vin plein de fureur, de cris et de jurons », et qui, sous les noirs tourbillons des coups de fouet, agonise et tombe avec un œil « où luit vaguement l'âme effrayante des choses » ; — un avocat sans conscience, un parasite engraisé, un puissant qui fait la roue tandis que derrière lui, « sa fiente épanouie engendre son flatteur » ; — enfin un cantonnier qui fut jadis, au temps de l'invasion, « un des grands paysans de la grande Champagne » et qui aujourd'hui, mal logé, mal vêtu, mal payé, gagne juste assez de pain « pour manger le matin et pour jeûner le soir ». Et voici que, sur la route où il casse péniblement ses cailloux, passe dans une calèche un de ces profiteurs qui firent « suer à nos malheurs des châteaux et des rentes ». Les vers du poète ont ici la même frappe que les plus beaux vers de Malherbe, de Corneille ou de Boileau.

Moscou remplit ses prés de meules odorantes ;
Pour lui Leipzig payait des chiens et des valets.
Et la Bérésina charriait un palais...
Un million joyeux sortit de Waterloo...

Les derniers vers du poème dressent une image terrible. Pendant que l'ombre est pleine de gémissements, que les greniers grelottent sous les toits et que les heureux du monde jouent, boivent, dansent ou chantent,

... par moments on voit au-dessus d'eux
Deux poteaux soutenant un triangle hideux
Qui sortent lentement du noir pavé des villes
O forêts, bois profonds, solitudes, asiles !

Cette poésie vigoureuse, réaliste, compréhensive de la misère humaine, qui tient, si on veut, de l'ancienne satire morale ou sociale, mais avec plus d'émotion, une éloquence plus pittoresque et des élargissements d'horizon, je n'en vois pas chez nous d'autres modèles avant Victor Hugo, pas même dans le *Jocelyn* de Lamartine qui n'étreint jamais l'humble et rude réalité. A l'inspiration de *Melancholia*, à cette veine qui pouvait être si heureuse, se rattache la pièce sur les tribulations douloureuses du maître d'études que ses élèves tourmentent et, par opposition à toutes ces tristesses de la vie, le poème du *Revenant*. On se rappelle cette mère inconsolable d'avoir perdu son premier-né et qui, mettant un second enfant au monde et se croyant incapable de lui donner un amour dont l'autre pourrait souffrir comme d'un oubli, l'entend tout à coup murmurer dans l'ombre : « C'est moi. Ne le dis pas. » Le poème se salue de la sentimentalité qu'il effleure par la forte précision de détails et par l'amour des choses familiales qui est une des plus solides vertus de Hugo (1). Mais sa mélancolie l'emporte, quand, les yeux levés sur ces mondes inconnus qui roulent dans le firmament, il songe qu'une terre inclemente, « des hommes durs éclos sur des sillons ingrats », des haines, des passions et tous les maux qui en résultent, des déserts torrides, des pôles glacés, les tempêtes de l'Océan, les guerres, des villes en flammes, des peuples en fureur et sanglants.

(1) Il est assez curieux de noter que l'idée du *Revenant*, de la réincarnation d'un être emporté par la mort, est une idée absolument bouddhique. On trouve en Extrême-Orient des histoires nombreuses de revenants semblables. Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on peut faire entre les conceptions de Hugo et les religions ou philosophies asiatiques, nous le verrons plus loin.

que tout cela fait un astre dans les cieux ! De même, dans une mesure, un enfant crie, l'homme et la femme, acharnés l'un contre l'autre, se lancent à la tête d'ignobles injures, cependant que leur vitre au soleil couchant brille comme une étoile et va là-bas éblouir un passant. Aucun poète, je crois, n'a égalé Hugo dans ces contrastes que lui découvre le hasard ou que lui suggère sa rêverie.

Malheureusement, il détruit une partie de l'émotion qu'il nous donne par l'effet qu'il veut produire. C'était inaugurer la poésie des humbles que d'éveiller notre attention sur la pauvre vie, en ce temps-là, du maître d'études ; et le sentiment était aussi juste que généreux. Mais ne l'appellez pas « le sublime forçat du baigne d'innocence », ou j'oublie tout ce que vous venez de me dire d'émouvant pour m'amuser ou m'irriter de vos doubles antithèses. Et puis le maître d'études n'est pas plus un être sublime ou un forçat que le collègue n'est un baigne et les élèves des innocents. La sympathie est la plus noble qualité de l'homme et je dirais volontiers avec Schopenhauer qu'elle est le grand miracle de l'éthique. Ayons-en pour les êtres maudits, pour les parias, pour les Bug-Jargal, les Claude Gueux, les Quasimodo, les Triboulet. Mais lorsque Hugo écrit :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait.
Passants, faites grâce à la plante obscure
Au pauvre animal.
Plaignez la laidure, plaignez la piqure.
Oh ! plaignez le mal.

je comprends bien qu'ici l'ortie et l'araignée représentent deux variétés de méchants, je n'en proteste pas moins, car rien n'est plus suranné et en même temps plus fréquent dans la poésie de Hugo que cette conception de la méchanceté des animaux parce qu'ils nous piquent ou nous mordent et de la laidure des plantes parce qu'elles nous sont nuisibles. En quoi l'araignée ou l'ortie sont-elles laides ? Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ? demandait La Fontaine. Enfin passe pour ces orties et ces araignées emblématiques : Hugo, comme les hommes du Moyen âge, voit dans les animaux et les plantes des signes de la nature et de Dieu, un alphabet formidable et profond. Mais s'il rencontre parfois d'admirables allégories, il n'est pas incapable d'en suivre d'absurdes et même de révoltantes. Il aperçoit un squelette de chouette cloué sur une porte. Aussitôt une comparaison, qu'il aurait dû écarter, s'impose à lui entre le Christ qui faisait le bien et cette chouette qui faisait le mal, tous deux également crucifiés, l'une au seuil d'une mesure, l'autre sur la porte des cieux. (Toujours cette idée que la chouette fait le mal parce qu'elle se nourrit de sa chasse, — comme nous !) L'assimilation ou l'antithèse, je ne sais comment dire, se prolonge. L'âme du Christ allait, parmi les ténébres, poursuivant, chassant, dévorant les vices, ces taupes, le crime, ce phalène, l'envie, cet aspic,

Les vers de terre et les vipères
Que la nuit cache dans les pierres
Et le mal dans le cœur humain.

Le Christ a été « la chouette immense de la lumière et de l'amour ». Mais les hommes sont des bourreaux sans yeux et ils infligent le même traitement au Christ et aux hiboux. Nous avons peu d'exemples aussi frappants des bizarreries où un rapprochement inattendu, une antithèse superficielle et surprenante peuvent entraîner Hugo.

Quant au dernier poème de ce troisième livre, *Magnitudo Parvi*, qui oppose la lumière d'un astre au feu d'un pâtre, il exprime toute l'anxiété de l'homme devant l'abîme étoilé. L'astronomie avait de tout temps attiré Hugo, et il racontait plus tard à Goncourt qu'il avait passé une nuit entière à l'Observatoire avec Arago, « curieux de voir la lune et d'être fixé sur le dessin de ses détails ». Il avait déjà, dans une pièce où il imaginait que les morts voyagent de monde en monde, décrit le funèbre Saturne avec ses deux anneaux flamboyants « d'où tombe une éternelle et profonde terreur », et il en avait fait l'enfer temporaire des criminels. Ici, il se figure ces monstres de rayons, ces soleils entourés de leurs lunes, ces planètes habitées par des êtres qui nous sont inconcevables, par une vie dont le baiser nous ferait horreur, ces comètes qui sont les noirs projectiles du gouffre, des boulets monstrueux et pourtant des univers. Mais l'autre lumière, celle que le pâtre allume, est un monde aussi, ou plutôt elle indique la présence d'un monde, c'est-à-dire d'une âme. Si ce poème, dont

la première partie était écrite en 1846, avait été terminée la même année, il est probable que Hugo y eût simplement développé l'idée des passions, des souffrances, des joies, des rêves que peut contenir une âme humaine. En 1855, l'année où il l'acheva, le père devint dans sa pensée un personnage symbolique, celui du penseur à l'âme ignorante, de l'homme sacré par la vénérable solitude, du rêveur fauve qui boit avec la coupe d'Orphée à la source où but Moïse, du prêtre involontaire qui vit en dehors de la brume du temps, de l'illusion de l'espace, et qui contemple Dieu. Du berger la solitude a fait un mage dont l'humilité est le seul trait par lequel il ne ressemble pas à Hugo. Quelle différence entre la première et la seconde partie du poème! Dans la première, le poète se contient encore; dans la seconde, on le sent pris par l'ivresse des mots et pareil, en vérité, au derviche tourneur qui accélère son mouvement tout en restant sur place. Mais que d'images surprenantes! C'est l'aurore qui flamboie « *crête rouge du coq matin* (1) », ce sont, sous le ciel endormi, « *les méduses du crépuscule* » qui « *montrent leur face vaguement* ». N'empêche que je regrette un peu cette exaltation symbolique du père : j'aurais préféré, après l'hypothèse de la vie prodigieuse des astres, la réalité de la vie douloureuse des âmes.

* * *

Nous touchons précisément à la grande catastrophe de 1843. Le quatrième livre est tout entier consacré à la mémoire de Léopoldine. Pendant plus de deux ans, le poète s'était tu. A l'exception de deux strophes, écrites le 15 février 1843, le jour du mariage de la jeune fille, et d'une partie de *A Villequier*, les pièces de *Pauca Mea* sont de 1855, 1846, 1852, 1854, 1847, 1848. Hugo ne les a pas classées dans l'ordre où elles ont été composées, mais dans l'ordre qui indiquait le mieux son achèvement, sa montée vers la résignation. Elles sont, si j'ose dire, « le Saint des Saints » des *Contemplations*. Jamais le poète ne s'était encore élevé à cette simplicité qui est un miracle de l'art. Jamais non plus il ne nous a paru plus grand artiste que là où l'on croirait qu'il n'avait qu'à se frapper le cœur. Qu'il ait attendu pour exprimer sa souffrance et son deuil, c'est naturel : on ne sculpte pas dans la lave ardente. Mais quand la matière refroidie lui est devenue abordable, avec quel sentiment artistique il l'a prise et modelée!

Un autre grand poète a été frappé du même coup que Hugo, d'un coup plus terrible encore, puisqu'il perdait sa fille unique : Lamartine. Comme Hugo, moins longtemps que lui, il a gardé le silence. Il n'était pas plus sincère, seulement il était fort peu artiste, et, dès qu'il eut permis à sa douleur de parler, elle fit irruption. La pièce est longue avec des redites, des obscurités, des maladresses d'expressions; elle roule ses scories. Mais nous avons là, dans quelques strophes immortelles, la douleur à sa sortie même de l'âme, et qui, presque indépendamment de la volonté du poète, s'est répandue dans la forme des vers. Je vous en citerai les plus significatives :

Et je sentis ainsi dans une heure éternelle
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur.
Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu, je n'avais qu'elle!
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour;
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin par et bleu dans tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée,
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit.
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit...

Eh bien! prends! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;
Moi-même, je l'étends sur ton funèbre autel.
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!
Ma fille, mon enfant, mon souffle, la voilà!
La voilà! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses
Et je n'ai gardé que cela!...

(1) Je n'insiste pas sur cet emploi de deux substantifs, dont l'un joue à peu près un rôle d'adjectif. De plus en plus fréquent chez Hugo, c'est un des caractères les plus marqués de sa langue depuis l'exil. Exemple :
On voit parmi leurs vers pleins d'hydres et de stryges
Des mots monstres ramper dans ces aurores prodiges.

Maintenant, tout est mort dans la maison aride;
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur.
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui t'écrase : ô mon âme, sois forte;
Baise sa main sous la douleur!

Mon intention n'est pas du tout d'établir un parallèle entre les deux poètes. Mais après avoir entendu Lamartine, il me semble que nous verrons mieux le caractère du génie de Hugo. Chez Lamartine, c'est le jaillissement de la douleur; chez Hugo, maître de son sujet, c'est la douleur recueillie et dirigée dans des artères de marbre. Lisez sa grande pièce : *A Villequier*. Le sentiment est le même que celui de Lamartine; les cris presque les mêmes :

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus!
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc! je ne l'ai plus!

Comme Lamartine, il baise, il veut baiser la main de Dieu. Mais le poème est composé avec la même sûreté, la même harmonie que la *Tristesse d'Olympio*. Première partie : maintenant que je suis loin de Paris, que je sens la paix de la nature, que j'ai triomphé de mon désespoir, je viens à vous, mon Dieu, je vous apporte un cœur apaisé et je conviens que vous seul savez ce que vous faites.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses.
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant;
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant...

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné dans ses rapides jours
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours...

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Veillot, saignant des mêmes blessures, ne pouvait s'empêcher de se récrier d'admiration. Ce sont les plus beaux vers chrétiens de notre langue, disait-il. On s'est étonné qu'il n'y ait pas paru un écho du *Livre de Job*. C'est qu'ils rendent un tout autre son que les âpres plaintes du personnage biblique livré par Dieu aux épreuves imaginées par Satan. Il est probable que Hugo s'est souvent de *Job*; mais il a fait ici comme dans la *Fin de Satan* : la Bible, en passant dans ses vers, a perdu de son accent farouche et s'est amalgamée harmonieusement à son inspiration.

Seconde partie du poème : cependant, Seigneur, considérez que je viens humblement vous adorer.

Considérez aussi que j'avais dès l'aurore
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté.

Je ne pouvais pas prévoir que vous appesantiriez votre bras sur ma tête. Ne vous irritez pas que si mon cœur est soumis, il ne soit pas résigné. Cette seconde partie choquait Veillot. Rien, en effet, n'est plus contraire à l'humilité chrétienne que de faire état, aux yeux de Dieu, de son labeur et de sa gloire, comme si les hommes l'avaient attendu pour comprendre la nature et comme s'il leur avait tout expliqué à la clarté divine (1). Mais c'est le seul passage qui détonne dans cette pièce d'un déroulement si si mesuré et si nombreux et qui, d'émotion en émotion, s'achève comme un soupir de cœur brisé.

Nous sommes loin de l'effusion tumultueuse et déchirante des vers lamartiniens; nous en sommes encore plus loin dans cette petite pièce de 1847.

Demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur;
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx et de bruyère en fleur.

(1) Le même thème ou un thème analogue est traité dans la pièce intitulée : *Trois ans après*.

Ici, l'artiste a si bien maîtrisé sa douleur que, pour ainsi dire, il la tient à distance. Il la voit et la peint, ou plutôt il se voit et se peint lui-même dans son funèbre pèlerinage. Il voit son attitude *le dos courbé, les mains croisées*; il se voit, lui, Hugo, seul, *inconnu*. Il voit le paysage qui encadrera son aveugle indifférence, *l'or du soir, les voiles de Harleur*. Il sait déjà quel bouquet il mettra sur la tombe. Sa sincérité d'homme n'est pas contestable. Mais la plus grande douleur ne modifie pas plus les procédés d'un artiste qu'elle ne change le timbre de sa voix. La rhétorique (au meilleur sens du mot) et le génie dramatique de Hugo ne le désertent jamais. D'ailleurs le *Pauca Meae* renferme des pièces en apparence plus abandonnées sur le premier moment de la catastrophe (celle-là faite neuf ans après) et sur l'enfance de Léopoldine, de cette petite fille qu'il avait, si jeune encore, vue apparaître en son destin.

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent! (1)

Le dernier poème consacre le dévouement de Charles Vacquerie qui, n'ayant pu sauver sa jeune femme, avait préféré mourir avec elle.

Quand il est aussi rudement atteint, l'homme se dit que sa vie est finie et se sent prêt à tous les renoncements. Mais que de fois il sort de son deuil plus impatient de vivre! Les années qui suivirent la mort de Léopoldine furent celles où les ambitions politiques de Hugo grandirent. On s'est arrêté un moment, on a sangloté devant une tombe; puis on se remet *En marche*. C'est le titre du cinquième livre. Sa marche l'a conduit à l'exil, a fait de lui

Cet habitant du gouffre et de l'ombre sacrée.

Mais il ne poussera aucune des plaintes amères, aucun des cris d'indignation qui remplissent les *Châtiments*. Il semble même en avoir si bien perdu le souvenir qu'il ne craint pas d'écrire à Jules Janin : « Toi qui m'as vu boire le fiel sans y mêler la haine. » Il n'y a point de haine dans les *Contemplations* (2). La tristesse de l'exil et le souvenir des amis qui pensent à lui dominent tout le cinquième livre. Sa mélancolie est, comme toujours, traversée par les beaux coups de théâtre de son imagination. Ainsi, couché sur l'herbe rare de la dune, il se demande s'il ne reverra plus rien de ce qu'il aimait; le soir tombe en lui.

Comme le souvenir est voisin du remord
Comme à pleurer tout nous ramène!
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort
Noir verrou de la porte humaine!
Et je pense écoutant gémir le vent amer
Et l'onde aux plus infranchissables;
L'éte rit et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

Le poète est seul; il est las au milieu du rire de l'été, et son regard se pose sur ce chardon bleu que désormais notre mémoire associera à sa solitude, à sa tristesse, à tout ce qui lui reste encore de jeunesse ou de fantaisie sauvage et charmante. N'essayons pas de préciser davantage le rapport de ces deux derniers vers exquis avec ceux qui précèdent. Il existe, délicat, léger, immatériel, dans le sentiment général du poème.

Ailleurs, c'est la description du vallon où il va tous les jours, serein, abandonné, plein de ronces en fleurs : « un sourire triste » de la nature. Il y rencontre quelquefois une petite chevreuille de quinze ans, aux yeux bleus, aux pieds nus, dont les agneaux bondissants laissent aux boissons un peu de leur toison. Il passe l'enfant et le troupeau s'effacent au crépuscule.

J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière
Chanter derrière moi la douce chevreuille,
Et là-bas devant moi le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif.

(1) M. Jasinski, qui a étudié de très près les *Contemplations*, me fait remarquer que le poète évoque seulement Léopoldine petite fille, et qu'il n'a pas une pièce où nous la voyions jeune fille.

(2) Elle y est remplacée par un affreux mépris de l'histoire. Lisez plutôt la pièce intitulée *Ponto*. César, qui était sobre, y est représenté perdu d'orgies. Le poète confond un certain Pollion qui fut puni d'avoir jeté un esclave aux murènes avec Caton qui n'a jamais ainsi gaspillé son bien. Turéme est traité de banfit pour avoir obéi à la nécessité de ravager le Palatinat. Saint Louis est accusé d'avoir tenaillé les langues des blasphémateurs d'un fer rouge, alors que nous savons tous qu'une amende fut substituée à cette peine.

Et des vagues sans trêve et sans fin remuées.
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis
Et dans l'ascension des nuages bénis
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble et que l'âtre ratale
Disperse à tous les vents avec son souffle amer
La laine des moutons sinistres de la mer.

L'image de la petite chevreuille et de ses agneaux a brusquement déterminé dans l'esprit du poète cet aspect imprévu du promontoire et de la mer blanchissante. C'est ainsi qu'à chaque instant nous sommes surpris d'une nouvelle beauté. Ce cinquième livre est plein de son isolement insulaire et aussi de son effort pour réagir contre l'envahissement du chagrin. C'est bien le sens de la grande pièce qui le clôt : *Les Malheureux*. Elle ne parle pas du développement en trois cent seize vers de ce lieu commun que les malheurs immérités ne sauraient nous empêcher d'être heureux, puisque le vrai bonheur ne vient que de la conscience. Les exemples historiques qu'il en donne se ressentent du parti pris extravagant qu'il promène à travers l'histoire. Il a vu, dit-il, Thomas Morus, Lavoisier, M^{me} Roland, Robespierre, Danton, Malesherbes, et ses yeux restent éblouis du sourire serein de ces têtes coupées. Sourire serein, Danton? Sourire serein, Robespierre? Mais quel splendide développement de ce thème stoïcien! Et quel développement parfois imprévu! Le poète cherche un vrai malheureux. Il voit près du gibet la Mère Douleuruse :

Et je me dis : « Voilà la douleur. » Et je vins.
« Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins!
Alors, aux pieds du fils saignant du coup de lance,
Elle leva la droite et l'ouvrit en silence;
Et je vis dans sa main l'étoile du matin.

Ainsi tous les souffrants lui ont paru satisfaits, radieux, à la plaie au sein, la joie au cœur; mais Dieu lui a montré, dans les palais et les fêtes, les âmes des superbes et des débauchés et les hydres qui les rongeaient, car il est juste que ceux qui fassent le mal le souffrent.

Il n'est qu'un malheureux : c'est le méchant, Seigneur!

Ajoutez seulement que la femme, que la mère ne s'y trompe jamais; et ce sera une transition naturelle au tableau final qui semble détaché de la *Légende des Siècles*. Aux premiers jours du monde, dans le profond silence du soir, le désert, les bois, les bêtes sauvages, les rochers

Voyaient, d'un antré obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chènes grands sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards nus, sinistres, augustes
C'étaient Ève aux cheveux blancs, et son mari
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri.

Ils venaient tous deux s'asseoir sur une pierre.

Les astres fourmillants remplissaient le ciel noir
Ils songeaient, et rêveurs, sans entendre, sans voir,
Souds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élançait
Toute la nuit dans l'ombre ils pleuraient en silence.
Ils pleuraient tous les deux, à eux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Cette grande et sombre peinture préhistorique nous amène naturellement au sixième et dernier livre des *Contemplations* intitulé : *Au bord de l'Infini*. C'est celui qui a suscité le plus de critiques, celui qui a valu à Hugo le mot cruel de Veillot : *Jocrisse à Patmos*, transformé par Jules Lemaitre en *Homais à Patmos*. De temps, tout l'Apocalypse avait exercé sur lui un redoutable prestige. Dès les *Odes et Ballades*, dans les *Actions de grâce*, il écrivait :

Mon esprit de Patmos connut le saint délire,
L'effroi qui le précède et l'effroi qui le suit (1).

C'était en lui qu'il trouvait Patmos. « Tout homme, écrit-il dans *William Shakespeare*, a en lui son Patmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effroyable promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténébres. S'il n'y va point, il reste dans la vie ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordinaire; et c'est bien. Pour son repos intérieur, c'est évidemment mieux.

(1) Dès cette époque, Sainte-Beuve, dans la dédicace des *Consolations* lui parlait de *Patmos* où il se retirait avec son aigle : « Vous pouvez sonder toutes les profondeurs, lui disait-il, ouïr toutes les voix : vous vous êtes familiarisé avec l'Infini.

S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui ont apparues. Nul ne voit impunément cet océan-là. Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi, mais flottant, c'est-à-dire le songeur. Il touchera par un point au poète et par l'autre au prophète. L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie... Il vit dans la prière diffuse, se rattachant, chose étrange, à une certitude indéterminée qu'il appelle Dieu.

Hugo ne se définit pas trop mal : « un penseur dilaté, agrandi, mais flottant, ou plutôt un songeur ». Le malheur est qu'il croit avoir découvert en lui ce qu'il a rencontré dans les livres. Il sort d'une bibliothèque d'ouvrages de vulgarisation le poil hérissé, fauve comme un mage. Il prend à tort et à travers dans des livres d'illuminés, de Fourier, par exemple, ou de Boucher de Perthes ou de Pierre Leroux, dans l'*Apocalypse*, dans les *Vers dorés* de Pythagore, dans Job, dans l'Évangile, dans tout ce qui a transpiré chez nous des religions de l'Extrême-Orient, dans le panthéisme, dans le spiritisme. Renouvier, qui a entrepris d'exposer la philosophie de Hugo, est obligé d'avouer que les contradictions ne le gênaient pas et que « sa confiance de visionnaire les lui faisait affronter sans pudeur ». Au bord de l'*Infini*, son poème, Dieu, écrit à la même époque, mais publié beaucoup plus tard, et la *Légende des Siècles* en surabondent.

Personne ne nous a imposé une vision plus atroce et plus désespérante de ce livide univers, de cette danse macabre qu'est la vie, de ce spectre douloureux appelé l'homme. Et personne ne nous a montré la création plus souriante sous l'œil de Dieu. *Tout est doux, calme, heureux, apaisé : Dieu regarde.* Mais quand les espèces s'entre-dévoient, Dieu regarde-t-il aussi ou détourne-t-il la tête ? Le songeur flotte entre l'éternel carnage et l'éternelle idylle, quand ce n'est pas l'éternelle oarystis. — Il croit au Progrès. Ne sent-on pas qu'on est emporté vers l'azur ? Mais alors comment concilier cette idée et celle du Jugement dernier, lorsque le clairon forgé « avec de l'équité condensée en airain » appellera tous les spectres hors des tombes ?

Presque toute sa philosophie est contenue dans le poème des *Contemplations*, la *Bouche d'ombre*, dans le poème de Dieu où l'Ange fait un interminable discours (1). Elle ne repose pas sur des preuves et des raisonnements. C'est une révélation. Un spectre, qui sans doute arrivait de l'Extrême-Orient bouddhique, lui a révélé que tout vivait, que tout était plein d'âmes. Dieu a créé l'être radieux, candide, beau, adorable, mais imparfait. Si la créature avait été parfaite, elle se fût confondue avec la créature. Imparfait, elle devait commettre le mal. La première faute fut le premier poids. L'éther devint l'air ; l'air, le vent ; l'ange devint l'esprit ; l'esprit, l'homme. L'âme tomba dans la brute, dans l'arbre, dans la pierre. Ici le spectre semble un peu manichéen. Partie du monde mystérieux des terreurs et des pertitions, bien au-dessous de notre globe, là où, dans une horrible plénitude que l'on croit vide, le mal dégorge une vapeur monstrueuse et vivante, une échelle monte et va se perdre en Dieu. Les justes l'ont toujours gravie. L'homme est libre. Toute faute dont il se rend coupable est un cachot qu'il s'ouvre. C'est avec nos actes que notre prison est bâtie. Cette idée, qui ressemble au *Karma* des Bouddhistes, Hugo en a donné la plus belle formule :

L'assassin pâlirait s'il voyait sa victime ;
C'est lui.

Ainsi la mort qui touche le bandit l'éveille dans sa géole.

Nemrod gronde enfermé dans la montagne à pic ;
Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic
Sort des plis du lincoln emportant l'âme fautive ;
Phryné meurt ; un crapaud saute hors de la fosse.
Ce scorpion au fond d'une pierre dormant
C'est Clytemnestre au bras d'Égyste son amant...
Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loim gronde,
Au cheval Brunehaut le pavé Frédégonde...

Le poète insiste particulièrement sur le châtement qui consiste à être enfermé dans une pierre. Là, le criminel ne voit même plus l'obscur silhouette du monde ; il demeure face à face avec son crime dans la nuit. Arbres, bêtes, pavés, partout une âme songe à Dieu ; partout le châtement contemple, observe ou guette. Cette conception dépasse en horreur celles de Dante. Nous avons autour

(1) Sur Victor Hugo philosophe, consultez les ouvrages de Renouvier, de M. Berret (*La Philosophie de Hugo*, l'édition de la *Légende des Siècles*, Victor Hugo (Garnier, éditeur), et un petit livre très curieux, *Essai sur la philosophie de Victor Hugo du point de vue gnostique*, par M. Jacques Heugel (Calmann-Lévy).

de nous, sous nos pas, sur nos têtes, dans les murs de nos maisons, dans les cailloux de nos chemins, des souffrances de damnés silencieux. Nous vivons environnés de supplices infernaux.

Cependant tout ce que nous nommons chose, objet, nature morte n'est pas cellule de coupable. Il semble même que ces choses, ces objets, qui savent, pensent, écoutent, entendent, aient plus de moralité naturelle que l'homme. Le verrou de la porte voit arriver la faute et voudrait se fermer. Quant aux bêtes, elles ne sont pas toutes des réincarnations pythagoriciennes ou bouddhiques de tristes humains ; et celles qui n'en sont pas en savent plus que nous (1). Un loup pourrait donner des conseils à Néron ; et dans l'ombre, à nos pieds, notre chien voit Dieu. Mais l'homme a une supériorité magnifique : il est libre ; et sa liberté le met en possession de chercher la vérité.

Où serait le mérite à retrouver sa route
Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
Avait la certitude ayant la liberté ?
Non : il faut qu'il hésite en la vaste nature,
Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure
Et qu'il compare au vice agitant son miroir,
Au crime, aux voluptés, l'œil en pleurs du devoir.
Il faut qu'il doute ! Hier croyant, demain impie ;
Il court du mal au bien ; il scrute, sonde, épie,
Va, revient, et tremblant, agenouillé, debout,
Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout.

Il est fâcheux que Hugo n'ait été, en fait de pensée philosophique, qu'un songeur incohérent et romanesque : chaque fois qu'il se saisit d'une idée vraie, fût-elle rebattue, il la rameut d'une forme admirable. De ces beaux vers nous retombons dans des fantasmagories horribles. L'univers est le forçat de Dieu. Le poète, impressionné par les noms des constellations, le Cancer, le Scorpion, le Chien, les considère comme « les marques du baigne à l'épaulé du monde » qui n'est qu'un amas d'ombres sous un ciel formidable. Ce monde, ce gouffre que nous habitons, reçoit des autres globes, qui se jettent des âmes en fuyant dans la nuit nommée azur, une ténébreuse traînée d'esprits malsains et d'êtres vénéneux. Il est l'égout du mal universel. Tout se souffre ; tout se souvient. Ce mulet a été un sultan ; ce cloporte a été une femme ; l'arbre un exilé ; le rocher, un proscrit (2). La jeune fille qui, au bal, porte dans sa main une touffe de fleurs respire en souriant un bouquet d'agonies. Que faire ? Il faut avoir pitié de toutes les laideurs et de toutes les ignominies, pleurer sur le puceron, sur l'araignée, sur le ver, sur le crabe.

Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux,
Qui regarde toujours le ciel mystérieux.

N'est-ce pas Voltaire qui a dit que le crapaud était évidemment très beau pour sa crapauderie. De même le puceron, l'araignée, le ver, le crabe. Mais on ne pleure pas sur eux ; on pleure sur les tombeaux vivants qu'ils sont. Plaignons aussi les choses, le verrou de la prison autant que le prisonnier, la hache et le billot autant que le décapité. Quelquefois cependant un rayon de l'éternel amour passe dans ces noirceurs. Alors l'hyène Atrée, l'épine Caïphe, le roseau Pilate, l'ours Henri VIII, le porc Borgia poussent des cris vers l'être adorable. Tous les orgueils, toutes les fureurs se brisent ; tous les rugissements se fondent en prières. « Le chat lèche l'oiseau ; l'oiseau baise la mouche. » La création ne vit plus d'air pur et de tendresse. Espérons ! Il n'y a pas d'enfer éternel. L'heure approche où nous verrons s'illuminer les bagnes et les monstres « s'azurer », où Jésus, penché sur Béthel en larmes, lui dira : « C'est donc toi ! » Dans la *Fin de Satan*, Jésus y adresse au démon régénéré les mêmes paroles que Chimène à Rodrigue : *Je ne te hais point.* Cette idée d'une réconciliation de Dieu et de Lucifer, tirée de Zoroastre, Lamennais l'avait déjà exposée et Alexandre Soumet en avait orné sa *Divine Épopée* où, après avoir racheté la terre, Jésus rachetait l'Enfer et où Satan chantait l'hymne de délivrance. Mais le penseur, ou le songeur, ou simplement le poète ne nous donne aucune raison de l'espérer. Son Messianisme n'est qu'une fantaisie.

Devant les effets de cette révolution miraculeuse que le poète nous décrit abondamment, devant ces vautours qui, dans l'ombre, demandent pardon aux passereaux, devant ces enfers « qui se

(1) Il a pourtant écrit dans son poème *Dieu* :
Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.

(2) Se rappeler les deux vers des *Châtiments* :
Affrontez l'orage, affrontez l'écume,
Rochers et Proscrits.

Les deux mots sont liés dans son imagination, mais il ne songe pas qu'ici le proscrit représente un homme coupable.

refont édens », le philosophe Renouvier se pose la question de savoir « s'il y a incompatibilité entre le beau et l'absurde ». Pour moi, je quitte ces vers de Hugo sur une impression non de beauté, mais de songe fantastique. L'imagination du poète, devenue une fabrique à métamorphoses, étend à toute l'humanité le triste privilège de se changer en pierres ou en arbres, en bêtes ou en fleurs, que l'antique mythologie réservait seulement à quelques-uns. Mais ce qui, chez le spirituel Ovide, était curieux, surprenant, presque amusant et toujours exceptionnel, prend ici un air de cauchemar et un sombre accent de vaticination. Il n'en reste pas moins qu'aucun poète, aucun philosophe ne nous a présenté la face du mal sous un plus terrible aspect et ne nous a découvert à vec plus d'empoiement et d'effroi le côté ténébreux de l'univers. Et aucun philosophe, aucun poète n'a fait monter vers ce ciel, qu'il accusait tout à l'heure les étoiles d'obscurcir, un pareil hymne de confiance et d'espoir.

Derrière ces énormes contradictions comme on en a dans le rêve ou dans la fièvre, on devine un homme qui essaie vainement de calmer, par une juxtaposition de systèmes et d'hypothèses hétéroclites, son angoisse métaphysique et son épouvante de la mort. Songez que, sur vingt-six pièces, dont se compose le sixième livre, dix-huit au moins sont remplies du mystère de notre destinée ou nous ramènent à la tombe. Il jure, lui, l'homme farouche, l'homme-devoir, de s'avancer jusqu'au tabernacle de l'inconnu, de mettre la main sur les lois éternelles et les grands secrets que nous a dérobés le Seigneur (1). Mais il en est de ce programme comme de celui d'écraser l'Empire et l'Empereur. Les vérités profondes dont il s'empare ne sont que des bizarreries ou des lieux communs. Il souffre toujours du vide effrayant, du gouffre que creuse devant lui son ignorance. Tous les mots, toutes les images, tous les vers qu'il y jette ne parviendront jamais à le remplir. Et pourtant il est un mage, comme Pindare, comme Socrate, Caton, Juvénal, Jérémie, Cervantès, Molière, Rabelais, Plante, Térence, Tyrtée, Platon, Voltaire, Beccaria, Shakespeare, Moïse, bref un de ces hommes, poètes, savants, inventeurs, pisseurs d'ombre, qui sont réellement les prêtres de l'humanité, un de ceux qui, selon le mot de Renan, ont été créés nominativement par la Providence.

Chaque fois qu'agitant le glaive,
Une forme du mal se lève,
Comme un forçat dans son préau,
Dieu, dans leur phalange complète,
Désigne quelque grand athlète
De la stature du léau.

Les soixante et onze strophes de dix vers qui forment l'ode intitulée *les Mages*, toutes ruisselantes d'images splendides, sont la plus belle vague de lyrisme qui ait déferlé dans notre littérature.

Mais ces mages eux-mêmes ne sont que « des témoins frémisants d'épouvante ». Il leur faut s'entraîner à l'idée de la mort comme les autres hommes. La pièce *Pleurs dans la nuit*, après nous avoir rappelé que la mort est inévitable, nous oblige, pour ainsi dire, à nous accompagner et à nous contempler jusqu'au dernier acte de l'ensevelissement. Je me demande si Hugo avait jamais lu le passage des *Exercices spirituels* où Ignace de Loyola presse son pénitent à se regarder au cercueil : « Je rends le dernier soupir : me voilà pâle, immobile, insensible. A l'instant même je deviens un objet d'horreur pour tous ceux qui m'entourent. On me couvre le visage d'un voile et mes proches eux-mêmes me fuient. ... Tant que ma dépouille mortelle sera dans la maison, il y régnera une sorte de stupeur... A l'heure marquée le cortège funèbre m'accompagne au pied des autels... ». Qu'il connût ou non cette méditation, les vers de *Pleurs dans la nuit*, bien qu'ils ne soient pas imprégnés de foi chrétienne, ont à peu près le même accent. On a quitté la maison mortuaire. Qui passe là? C'est un cercueil qu'on porte. Oh le porte-t-on?

Ils le portent à l'ombre, au silence, à la terre ;
Ils le portent au calme obscur, à l'aube austère,

(1) C'est la pièce *Ibo* où se trouvent ces strophes défilantes :
Je suis celui que rien n'arrête J'irai lire la grande Bible ;
Celui qui va, J'entrerai nu
Celui dont l'âme est toujours prête Jusqu'au tabernacle terrible
À Jéhovah... De l'inconnu...
Le songeur ailé, l'âpre athlète Jusqu'aux portes visionnaires
Au bras nerveux, Du ciel sacré,
Et je traînerais la comète Et si vous aboyez, tonnerres,
Par les cheveux... Je rugirai!

Al a brume sans bords,
Au mystère qui tord ses anneaux sous des voiles
Au serpent inconnu qui lèche les étoiles
Et qui baise les morts.

Le corbillard franchit le seuil du cimetière. Le dedans de la fosse apparaît avec des pierres qui çà et là percent la terre fraîchement remuée. Sautons une quinzaine de strophes où le poète imagine que chacune de ces pierres pourrait bien être une oubliette de damné, une cave où rêve un criminel (1). Le cercueil est descendu ; la terre tombe à pelletées ; le fossoyeur s'éloigne. Te voilà seul.

Commencement de l'âpre et morne solitude !

Tu ne changeras plus de lit ni d'attitude ;
L'heure aux pas solennels
Ne soume plus pour toi ; l'ombre te fait terrible ;
L'immuable suaire a sur ta forme horrible
Mis ses plus éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la fosse.

Il vient de voir des dents que la terre déchausse ;
Il rit, il mange, il mord.

Et prend, en murmurant des chansons hébétées,
L'un verre dans ses mains à chaque instant heurtées
Aux choses de la mort.

Admirable mélange de réalisme et de lyrisme ! Cette idée de la mort, sur laquelle il s'acharne avec une douloureuse obstination, et de notre égalité à tous devant la mort, rabat l'orgueil, incline l'homme à un plus juste sentiment de ses limites, et aussi à un retour sur l'emploi qu'il a fait de sa courte vie. Mais là encore que de contradictions chez le poète ! Tantôt il repasse les douleurs de son existence, la mort de ses parents, de son premier-né, de ses deux frères, de sa fille, et son examen de conscience le conduit à se comparer au Christ. C'est dans ces moments-là qu'il vient frapper sereinement à la porte du sépulcre, qu'il soufrit à la douce étoile « de ce noir horizon qu'on nomme tombeau ». Tantôt, au contraire, son christianisme lui remonte au cœur. Il songe qu'aux instants où l'on s'abandonne à l'attrait sensuel de la passion, « on fait rougir là-haut quelque passant des cieux ». Le pythagoricien de tout à l'heure semble croire maintenant à l'Ange gardien. Il souffre, comme Racine, de sentir deux hommes en lui.

Oui, mon malheur irréparable
C'est de prendre aux deux éléments ;
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments.

Dans un poème de Dante-Gabriel Rosetti, un soir d'automne, une femme, qui est elle-même à l'automne de sa vie, voit apparaître un fantôme et l'entend lui dire : « Regarde-moi bien dans les yeux : je suis *Ce qui aurait pu être*. On m'appelle aussi *Trop tard...* Adieu ! » Ce qui aurait pu être, si nous l'avions voulu, et n'a point été à cause de nos erreurs et de nos fautes : quel homme n'a pas éprouvé ce sentiment amer ? Mais nul ne l'a rendu avec une vivacité plus dramatique que Hugo. Ce qui n'était que mélancolie chez Rosetti est chez lui un motif d'effroi. La petite pièce est intitulée *Aux Anges qui nous voient*.

Passant, qu'es-tu ? Je te connais.
Mais étant spectre, ombre et image,
Tu n'as plus de sexe ni d'âge.
— Je suis ta mère et je venais.
— Et toi dont l'aile hésite et brille,
Dont l'œil est noyé de douceur,
Qu'es-tu, passant ? — Je suis ta sœur.
— Et toi qu'es-tu ? — Je suis ta fille.
— Et toi qu'es-tu, passant ? — Je suis
Celle à qui tu disais : « Je t'aime. »
— Et toi ? — Je suis ton âme même.
— Oh ! cachez-moi, profondes nuits !

C'est la vue de son âme qui détermine son épouvante, de son âme telle qu'elle lui avait été donnée et telle que sa vie l'a faite. Après les grandes houles des *Mages* ou de la *Bouche d'ombre*, nous aimons à surprendre l'humanité du poète inquiète et plus humble, reflétée dans cette goutte d'eau lustrale.

Au commencement de *William Shakespeare*, quand Hugo nous a eu décrit son installation à Jersey et la triste maison de Marine Terrace, il ajoute : « Ceux qui habitaient cette demeure étaient un groupe, disons mieux, une famille... Le vieux, le père, avait

(1) Ne seraient-elles pas par hasard Messaline, Cléopâtre, Nemrod (souvent nommé), Caligula, Achab, Phalaris, Charles IX, Constantin, Louis XI, Vitellius ? Napoléon III manque. Mais il y a Sforza que le poète appelle toujours Sforce, parce que Sforce peut rimer richement avec force.

là tous les siens, moins sa fille aînée qui n'avait pu le suivre. Son genre était près d'elle. Souvent ils étaient accoudés autour d'une table ou assis sur un banc, silencieux, graves, songeant tous ensemble, et sans se le dire, à ces deux absents. » C'est à cette absente, couchée dans le petit cimetière de Villequier, c'est à *Celle qui est restée en France* que s'adresse le dernier poème des *Contemplations*. Dirai-je qu'en le lisant je me sens plus animé contre le gouvernement impérial qu'en lisant les *Châtiments*? Le nom de Napoléon n'y est pourtant pas prononcé; le poète n'invoque son exil que pour justifier l'abandon où il a laissé sa chère morte. Mais tout ce qui porte atteinte au sentiment paternel nous est profondément odieux. C'est donc à « sa douce endormie » qu'il dédie son livre.

Puisque le froid destin dans ma geôle profonde
Sur la première porte en scelle une seconde,
Et sur le père triste et sur l'enfant qui dort,
Ferme l'exil après avoir fermé la mort,
Puisqu'il est impossible à présent que je jette
Même un brin de bruyère à sa fosse muette,
C'est bien le moins qu'elle ait mon âme, n'est-ce pas?
O vent noir dont j'entends sur mon plafond le pas!
Tempête, hiver, qui bats ma vitre de ta grêle!
Mers, nuits! et je l'ai mise en ce livre pour elle.

Ce poème magnifique se termine sur un des plus beaux mouvements lyriques que Hugo ait jamais eus, un appel de tout son être au repos, au sommeil.

Paix à l'Ombre! Dormez, dormez, dormez, dormez!
Êtres, groupes confus lentement transformés!
Dormez les champs! Dormez les fleurs! Dormez les tombes!
Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,
Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,
Dormez! Dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis!
Calmez-vous, forêt, chêne, érable, frêne, yeuse!
Silence sur la grande horreur religieuse,
Sur l'Océan qui lutte et qui ronge son mors
Et sur l'apaisement insondable des morts!...
O générations aux brumeuses haleines,
Reposez-vous, pas noirs qui marchez dans les plaines!
Dormez, vous qui saignez; dormez, vous qui pleurez!
Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés!

Et l'image, qu'il nous laisse de lui-même, est celle d'un homme, d'un poète, d'un contemplateur

Pâle, ivre d'ignorance, ébloui de ténèbres.

Elle résume tout ce sixième livre et peut-être toute l'œuvre que nous venons de parcourir, mais où, malgré ce ténébreux éblouissement, il y a assez de lumière et d'éclat pour en faire une splendeur de la poésie française.

ANDRÉ BELLESSERT.

Rêverie de carême

On ne l'aime guère, il a la face pâle et de la cendre jusqu'au bout du nez. Il lui pend à la ceinture des sardines et des queues de morue. Il est long à n'en plus finir. Tout le monde a hâte d'en voir la fin.

Ceux dont la vie bat au rythme des saisons le savent bien. Aucune époque de l'année ne donne cette impression d'instable, de transitoire. Ce n'est plus l'hiver; ce n'est pas le printemps. Si l'hiver s'acharne, il a tort. Pouvez-vous concevoir la vie comme un éternel carême? Moi, je ne peux pas vivre en carême?

Je m'installerais sans fin au cœur de l'été, dans la chaleur de la Pentecôte, sous les langues de flammes du soleil, dans ces dimanches interminables qui se déroulent pareils à une guirlande feuillue.

Je m'installerais au cœur de l'hiver, dans l'Avent, l'Avent béni, dont la pénitence même a un goût de lait et de miel, tandis que celle du carême sent l'huile frite, le fiel, le vinaigre; dans cet Avent, toujours trop court, où les musettes des bergers accompagnent si joyeusement la voix solennelle d'Isaïe, où les hauteurs du ciel se peuplent d'un tourbillon d'ailes étincelantes — où, dans un ruissellement de rayons et de larmes, éclatent les splendeurs de Noël...

Messe de minuit, buisson ardent d'étoiles, au milieu duquel un enfant chéri nous tend ses deux bras... Messe de l'aurore, si belle, si peu connue, à l'heure où ma petite ville, tout encroûtée de glace, digère son réveil sous l'œil gris du petit jour, et mortes sont les cloches, et morts les sacristains, et morts les chanoines — et la gloire de Dieu se lève au milieu des fleurs du givre...

Mais à quoi rêves-tu, mon ami? Nous sommes en carême. Que font ici ces couplets de rhétorique?

La rhétorique est une belle chose, et le grand saint Augustin en parle plus sérieusement que M. P. O. Graillet, dans la leçon du dimanche de *Reminiscere*. C'est là aussi qu'il justifie le fameux mensonge de Rebecca et de Jacob. Depuis que j'habite Autun, il m'arrive, chaque année, d'en parler ce jour-là avec des prêtres de ma connaissance. Je n'en trouve aucun qui soit intimement convaincu par l'argument de la métaphore et de la cause éloignée. Moi-même ne le suis guère. Mais personne, du reste, n'en veut à ce brave Jacob. O symbolisme! Où donc ai-je vu, justifiée par le symbolisme, la conduite de Bethsabée? Son malheureux Urie, figurant le diable, elle aurait bien fait de le quitter pour David — qui représente le Christ.

La littérature nous jouera de mauvais tours. Voilà que j'associe dans ma tête capricieuse un passage de la Genèse, qu'on lit aux mêmes Matines de *Reminiscere* — et le *Joueur de balle*, le nouveau livre de mon confrère Jolinon. Quel artiste! Le plus grand de nos lettrés, aujourd'hui. D'autres jonglent avec des mots; lui, il pousse comme un pré, il foisonne comme un champ, il embaume comme un terroir. *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni...* Je ne prétends pas que l'abbé Bethléem ait tort de le sermonner. Mais s'il est malédissant sur le terrain des Mœurs, il est irréprochable sur le terrain du Sport, et toujours admirable sur celui de l'Art. « Les herbes succombaient au milieu des parfums. » Quel tableau de la fenaison dans l'alexandrin de ce prosateur! Vite une communication à l'Institut de France sur la poésie pure.

Non, laisse-moi, je te prie, poésie, littérature et symbolisme. C'est le carême. Écoute cette voix triste et douce qui te dit tout bas : « Maintenant, il faut monter à Jérusalem pour souffrir. »

Souffrir? Ah! Dieu... Oserai-je avouer que je passe ma vie à éviter de souffrir? Non certes à remplacer la souffrance par des joies dont je sais trop bien ce qu'elles valent, mais à étouffer la souffrance, à tendre vers l'ataraxie, vers l'état bienheureux d'une âme qui se moque des troubles, des afflictions, des séductions.

Il y a des gens, paraît-il, qui ont pensé à cela sérieusement, autrefois. Voilà des années que j'y pense, et des années que je constate que c'est un rêve insensé. Plus je vis, plus je sens et plus je souffre, de façon toujours plus aiguë et douloureuse, comme si cette douleur était la vie même de mon âme, comme si souffrir était notre façon normale, naturelle, à nous pauvres humains, de sentir.

Léopold Levaux, mon ami, toi qui m'invites à mettre mes chagrins dans mes livres, quel lyrisme, quel pathétique peux-tu bien attendre d'un sensitif qui a la tocade de chercher son souverain bien dans l'insensibilité? D'un homme qui s'acharne à se crispier, à se contraindre, et dont l'attitude habituelle est de hocher la tête, en souriant à demi, devant cette vie peineuse et ridicule, comme devant un mauvais tour dont on hésite à se fâcher? Vraiment, je ne prends pas le chemin de « tremper la soupe de ma gloire, comme dit ton vieux Léon Bloy, dans les larmes de la Mélancolie » Je n'attends pas de faveurs de cette fille.

Écrire sur la souffrance, même, ne me plaît guère. Thème fâcheux, trop sublime ou trop plat, trop cuisant ou trop suave, si aisément faux, irritant...

On ne parle que de cela autour de moi. C'est le programme du carême, la mode de la saison. Je rencontre tous les jours des gens qui se demandent comment ils pourraient bien s'y prendre pour souffrir. Fumeurs, buveurs d'alcool, amateurs de café, demoiselles

frandes de gâteaux s'entretenaient ouvertement, sur le trottoir ou en visite, de leur sacrifice surrogatoire, fondent des associations de ferme propos, s'encouragent à la persévérance. Croyez-vous que je me moque d'eux? Je suis des leurs, mes pauvres amis! Je ne fais que relever un trait de mœurs, une observation de mon temps, de ma société, au risque de choquer de bons dévots qui se croient au courant de tous les mystères de l'âme en fermant les yeux sur le monde et la vie. Ces pénitents de carême font ce qu'ils peuvent; que voulez-vous d'eux? Qu'ils se frottent l'estomac avec un caillou, comme saint Jérôme sur les images?

Il connaît bien ses enfants, le Père qui voit dans le secret; lui seul discerne exactement le pharisien et l'hypocrite. Ces manifestations futiles, cette innocente indiscretion, cette ostentation enfantine qui a au moins le mérite de n'être pas triste, sont le reflet d'excellentes dispositions intérieures. C'est au dedans que se passe l'essentiel. Allez-y voir, si vous pouvez! Mais le curieux spectacle que des êtres humains qui courent au-devant d'une souffrance!

Souffrance, programme du carême et problème de toute la vie. Dur problème. Une grande âme mystique, de siècle en siècle, pourra bien clamer: « Ou souffrir, ou mourir! » Mais tous les jours que le bon Dieu fait, dans cette plate-vie qui est la nôtre, qu'en dit la foule, la foule sans nombre, qui faisait pitié au Seigneur Jésus?

Qu'en dis-tu, toi-même, humaniste chrétien, qui as tant de peine à concilier le sens chrétien et le sens humain?

J'y pense souvent, je médite les saintes Paroles, je lis les réflexions des saints hommes, et je prie Dieu de m'aider à comprendre. Mon journal de bord est plein de citations, copiées au courant des lectures, et voici, tiré d'un *Dialogue* du bienheureux Thomas More, ceci:

La tribulation est chose si bonne et si profitable, que d'abord je n'hésiterais pas à dire que l'homme ne doit rien faire pour s'en délivrer, si Dieu ne nous avait enseigné qu'on peut le faire. Car Lui qui nous a dit de prendre notre peine en patience, ordonne aussi de faire tout le possible pour écarter la souffrance et de nous et du prochain. Et puisque donc il conseille les deux choses, je ne me casserai pas la tête pour montrer qu'il n'y a pas de contradiction entre elles.

Et voici encore un passage des *Confessions* de saint Augustin:

« Où est celui qui aime le chagrin et les afflictions? Aussi, ne nous obligez-vous pas de les aimer, Seigneur, vous vous contentez qu'on les supporte, encore est-ce beaucoup si nous le faisons comme il faut. Personne n'aime les maux qu'il est obligé de souffrir. Il s'en trouve, et ce sont les plus parfaits, qui aiment la souffrance de ces maux, et néanmoins bien qu'on se réjouisse de souffrir ce que l'on est obligé de souffrir, on aimerait encore mieux n'avoir rien à souffrir. »

Voilà la vérité et voilà le fond de l'homme. Eloignez de moi ce calice! Il faut ajouter autre chose sans doute, mais pourquoi rougir de répéter ce qu'ont dit des lèvres divines?

On sait bien, du reste, où il faudra en venir. — « Ce calice, que m'a donné mon Père, ne le boirai-je pas? — Et ce calice que je boirai, êtes-vous capables de le boire, vous autres? »

Où cela est-il dit? Et pourquoi ces paroles me poursuivent-elles, depuis que j'ai lu, dans les journaux d'outre-Mont, des articles insolents qui revendiquaient pour l'Italie le titre d'unique grande puissance catholique, et même de « fille aînée de l'Eglise »? Il n'y a rien de changé, depuis dix-neuf cents ans. *Facta est contentio, quis videretur esse major.*

J'ai quitté le café où des gens parlaient politique et prédisaient que le nationalisme italien allait sûrement nous amener la guerre. Je suis allé me promener seul sur la montagne, d'où l'on voit toute

l'histoire de la France chrétienne inscrite dans les pierres de cette vieille ville: les cachots des premiers martyrs; les églises où les papes, les rois, le peuple fidèle crièrent ensemble le « Dieu le veut! » des Croisades; les remparts ébréchés par les boulets de canon des luttes religieuses; les monastères, les écoles, les musées, les bibliothèques...

Et je disais: « O mon Père céleste, n'est-elle plus votre fille aînée, cette pauvre vieille France, si grande, si noble, si généreuse, parfois si bête? N'est-elle plus assise à votre droite, la France de Cluny, de Paray, de Lourdes et de Lisieux? C'est à vous que sont attribués les décrets de prédestination, c'est vous qui connaissez le rang de vos enfants. Mais votre divin Fils ne sait-il pas combien vaillamment elle a bu son calice? Tant de luttes et d'épreuves, tant de persécutions et de révolutions, ce torrent de sang, de flammes, d'amertume... et cette voix gémissante des prêtres torturés que j'entends sortir là-bas de ce séminaire: *Martyrio placere, Deus justissime, longo...* Prenez-la sur vos genoux, pour contenter tout le monde, et gardez votre droite et votre gauche pour les fils de Zébédée... »

(A suivre.)

PAUL CAZIN.

Kerensky et l'avènement du bolchevisme

La période qui a précédé le coup d'Etat bolcheviste commence à être mieux connue grâce aux publications de toute nature qui ont vu le jour au cours des dernières années. Les « Souvenirs » de Kerensky (1), récemment parus, étaient attendus avec curiosité; car le témoignage de l'ancien chef du gouvernement provisoire ne pouvait manquer de jeter une vive lumière sur des faits qui ont donné lieu aux plus âpres controverses et aux plus amères critiques. La personnalité même de l'auteur a toujours été très discutée et diversement appréciée. Les mémoires de l'ancien ministre russe, dont il faut louer, à certains égards, la sincérité, loin de mettre à néant les reproches de faiblesse formulés à charge du gouvernement provisoire contribueront, au contraire, à fortifier considérablement les accusations de ses détracteurs.

* * *

La lecture de ces « Souvenirs » nous présente la personnalité de Kerensky sous son jour véritable. Souvent l'auteur proclame son respect pour les immortels principes « de liberté, de justice et d'équité ». Il nous dit l'ivresse qu'il ressentait à parler, pour la première fois, à un peuple libre, en pleine franchise. Il nous révèle les joies qui furent les siennes lorsqu'après avoir rejeté le bâillon qui l'étouffait, il put enfin donner libre cours à ses mouvements d'éloquence. Il nous révèle enfin l'état d'exaltation dans lequel il vécut les premières semaines de la révolution: « On vivait, dit-il, dans une tension d'esprit, de nerfs, de l'organisme entier, qui paraissait insoutenable mais qui semblait vous donner d'une sensibilité, d'une faculté de perception extraordinaire. Et cependant on se sentait assez fort pour vaincre la mort elle-même. Cela valut vraiment la peine de vivre pour éprouver cet état d'extase... »

Malheureusement, cette sensibilité exacerbée n'est pas corrigée, chez Kerensky, par une volonté ferme et énergique. L'auteur ne cache pas son aversion pour toute répression violente et déclare même qu'« il ne reniera jamais la faiblesse de la Révolution ». Cet aveu caractérise bien la mentalité spécifiquement russe de Kerensky qui se révèle un fidèle disciple de Tolstoï dont la

(1) ALEXANDRE KERENSKY, *La Révolution russe*, 1 vol., Paris, Payot, 1928.

théorie débilante de la « non-résistance au mal » a exercé une influence si pernicieuse sur une partie de la génération d'avant-guerre en Russie.

« Je resterai toujours un adversaire convaincu de la terreur sous toutes ses formes », dit-il, plus loin. Epris de principes généraux, mais totalement inapte à accomplir la tâche surhumaine qui lui incombait au lendemain de l'écroulement du trône des tsars, l'ancien ministre, par une étrange aberration, confond le régime de la terreur avec la résistance légitime des représentants autorisés de la société aux éléments du désordre qui s'efforcent d'ébranler l'organisation sociale jusque dans ses bases.

C'est en vain que Kerensky objecte que s'il avait été énergique comme certains le réclamaient, il aurait dû sévir tant contre les rebelles de droite que contre les rebelles de gauche et appliquer à Nicolas II le châtiment suprême que les extrémistes exigeaient à grands cris. Il ne fallait certes pas répandre un sang innocent mais faire respecter l'ordre, au besoin par la force, contre les entreprises de tous ceux qui le menaçaient : une pareille politique aurait rallié les masses flottantes tout en intimidant les éléments de désordre.

Celui qui fut le chef du gouvernement provisoire paraît d'ailleurs reconnaître qu'il s'est laissé bercer par des illusions trompeuses, car, après avoir déclaré que « la force de la révolution russe git en ce qu'elle a triomphé de ses ennemis ne fût-ce que pour un jour ou même une heure, non par le sang et la terreur mais par l'amour, la douceur, la justice », il ajoute mélancoliquement : « Peut-être cela a-t-il été un rêve ! »

Kerensky se maintint dans les traditions débonnaires de son prédécesseur le prince Lvov, dont il reconnaît qu'il n'a pas fait preuve d'une grande force de volonté. Au lieu de faire acte d'autorité en nommant immédiatement aux postes administratifs élevés des personnalités ayant sa confiance et capables de réagir contre le désordre, le gouvernement abandonna au choix aveugle du corps électoral le soin de désigner les autorités locales et les gouverneurs de provinces à un moment où le pays se trouvait au bord de l'abîme. Les ministres étaient d'avis que la vie nouvelle devait émaner non du gouvernement mais du peuple.

Ces illusions furent tenaces et les premiers essais de coup d'Etat tentés par les extrémistes ne purent même pas les dissiper. Lorsque, le 3 mai 1917, les Soviets provoquèrent des désordres dans la rue pour protester contre la politique étrangère de Milioukof, Kornilof offrit au gouvernement de faire venir des troupes de protection. Les ministres refusèrent catégoriquement toute protection de cette nature. Kerensky justifie ce refus en disant : « Nous avions pleine confiance dans la justice de notre cause et étions sûrs que la population ne tolérerait pas des actes de violence contre le gouvernement. »

Cette politique de faiblesse était systématique et voulue. Un document officiel nous en apporte la confirmation. Lors de la chute du premier cabinet du gouvernement provisoire, les ministres rédigèrent une espèce de testament politique dans lequel ils faisaient le bilan de leur activité pendant leur courte vie ministérielle et adressaient au pays de solennels avertissements. Il y était dit, dans le préambule : « Vu le refus du Gouvernement de recourir aux anciennes méthodes de contrainte, la difficulté de la tâche qui s'impose au gouvernement provisoire devient insurmontable. » Le gouvernement provisoire, dont Kerensky fut l'âme dès l'origine, refusait donc délibérément de recourir à la contrainte pour affermir le pouvoir nouveau et de châtier les fauteurs de troubles, espérant, on ne sait pour quel motif, que sa bonté en imposerait au peuple et ramènerait les brebis égarées dans le droit chemin. Cette politique fatale devait nécessairement préparer les voies au bolchevisme.

On a souvent reproché à Kerensky d'avoir fait tous les efforts possibles afin de faire échouer l'établissement d'une régence et, plus tard, d'avoir fait avorter la tentative du général Kornilof. Ces accusations ne paraissent cependant pas justifiées car il semble bien qu'une régence du grand-duc Michel Alexandrovitch, au lendemain de la chute de Nicolas II, présentait peu de garanties de stabilité car les événements des dernières années et, en particulier, les abominables intrigues de Raspoutine avaient gravement compromis la dynastie auprès des masses, de sorte que ce régime n'aurait pu rallier aucune fraction importante des groupements démocratiques dont le concours était indispensable en vue de la formation d'un gouvernement viable. D'autre part, les partisans du général Kornilof paraissent avoir été peu nombreux ; sa tentative était vouée, en toute hypothèse, à l'insuc-

cess et n'aurait pu avoir d'autre résultat pratique que de provoquer une guerre civile sans issue.

Il serait injuste de ne pas mentionner que la situation à laquelle les membres du gouvernement provisoire eurent à faire face au lendemain de la révolution était hérissée de difficultés de tout genre : leurs forces s'épuisaient en discussions interminables avec les délégués des divers groupements politiques, discussions ardentes, énervantes, où toutes les théories s'affrontaient et dont ne sortait aucune mesure pratique et efficace. Peu de concours s'offraient au pouvoir central en vue de faciliter sa tâche ; les personnalités préparées à jouer un rôle actif et utile étaient rares. Plusieurs siècles de régime autocratique au cours desquels le peuple russe n'avait pas eu l'occasion de s'éduquer au point de vue politique et d'acquiescer les notions pratiques de l'administration avaient paralysé les volontés. Tout le monde avait l'esprit bourré de théories mais personne, à part de rares fonctionnaires, ne pouvait passer de la théorie à la pratique. Personne ne possédait l'art de gouverner. Au jour du danger tout l'appareil administratif de l'ancien régime impérial s'écroula ; le personnel bureaucratique se volatilisa au premier contact des poussées révolutionnaires car il s'était rendu compte des haines accumulées. La prudence la plus élémentaire exigeait de ceux qui voulaient sauver leur vie un effacement complet.

Beaucoup d'éléments bourgeois, honnêtes et énergiques, qui auraient pu efficacement soutenir le gouvernement et former, de concert avec lui, un rempart solide contre le bolchevisme naissant, préférèrent pratiquer la « politique du pire » — néfaste en tous pays et en toutes circonstances, mais surtout en Russie — et refusèrent tout appui au gouvernement provisoire. Abhorant le nouveau régime, ils désiraient ardemment sa chute, même si elle devait être provoquée par une victoire momentanée des éléments extrémistes. Ils étaient d'ailleurs fermement convaincus que le règne des bolchevistes serait éphémère et qu'un gouvernement fort lui succéderait promptement. Ces espoirs furent cruellement déçus.

Le parti extrémiste, d'autre part, mena contre le gouvernement une campagne incessante et acharnée ; par tous les moyens en son pouvoir, il s'efforça d'ameuter les masses en leur promettant la paix immédiate et le partage des terres.

Abandonné par les uns, combattu par les autres, le gouvernement provisoire, trouvant toute contrainte odieuse, refusant de sévir contre les fauteurs de troubles, ne devait pas tarder à succomber.

Et pourtant au début de la Révolution la propagande de Lenine n'était pas bien redoutable, car elle provoquait plutôt les quolibets que les applaudissements du peuple : des mesures énergiques prises à ce moment eussent enrayé le mal.

Il est vrai — et c'est encore un point qui est souvent passé sous silence — que l'activité du chef du gouvernement fut grandement absorbée par des préoccupations d'ordre militaire et par la préparation d'une offensive qui rendit aux Alliés un service inestimable. A cet égard, Kerensky mérite notre reconnaissance ; il serait peu équitable de le nier.

Orateur d'un lyrisme puissant, sachant utiliser avec habileté toutes les ressources de l'art oratoire mais se laissant entraîner souvent jusqu'à un état de pure griserie verbale, Kerensky se fiait trop volontiers à ces entraînements trompeurs ; comme beaucoup d'orateurs, il croyait qu'un succès d'assemblée résoud les plus graves problèmes et peut tenir lieu de réflexion et de décision ; esclave de quelques principes soi-disant démocratiques qui avaient suffi à nourrir les rêveries d'un esprit libéral étouffé par le tsarisme mais qui constituait un bagage dérisoire pour un homme d'Etat appelé aux plus hautes missions, aisément grisé par le succès, doué d'une ambition très vaste et parfois enfantine, épris d'un idéal de liberté et de fraternité mal défini, Kerensky ne possédait aucune des qualités requises pour l'accomplissement de la tâche écrasante qui allait peser sur ses épaules.

Par une ironie du sort cet homme éloquent, ardent et généreux, mais faible, eut en mains les destinées de la Russie à un moment où ce pays immense passait par une crise terrible et ne pouvait être sauvé du désastre que par une personnalité insensible à la popularité et joignant à un sens aigu des réalités une volonté ferme et inflexible.

XAVIER RYCKMANS.

Exposition rétrospective d'Art Hollandais à Londres

Janvier-mars 1929

Le retentissant succès de l'exposition rétrospective d'art flamand et belge organisée à Londres en 1927 à l'initiative de l'Union Anglo-Belge devait fatalement exciter des jalousies et provoquer des manifestations concurrentes.

Comme il fallait s'y attendre les Hollandais se sont empressés d'imiter l'exemple de la Belgique en s'évertuant à faire encore mieux de façon à diminuer l'effet de propagande de la première exposition.

Constatons tout de suite que si l'exposition hollandaise, ouverte dans les mêmes salles de la Royal Academy, et à laquelle les Musées néerlandais ont participé sans ménagement, est magnifique, la comparaison n'en demeure pas moins tout en faveur de l'exposition belge. Cela a été unanimement reconnu par les

personnalités compétentes, sans parti-pris, comme par le grand public.

Evidemment les Hollandais peuvent légitimement dire : Nous aussi nous avons de grands peintres. La preuve n'en était plus à faire. Mais tous les grands peintres des Pays-Bas appartiennent à un seul moment de l'art, au XVII^e siècle exclusivement, et cela ne laisse pas que d'être un peu monotone. Tandis que l'exposition d'art flamand ancien s'ouvrait par les merveilles du XV^e et du XVI^e siècle, les éblouissants chefs-d'œuvre de nos maîtres primitifs, les Van Eyck, les Van der Weyden, les Van der Goes, les Petrus Christus, les Memlinc, les Thierry Bouts, les Gérard David, les anonymes glorieux tels que le maître de Flémalle, le maître de Saint-Gilles, le maître de Sainte-Ursule, le maître

de Sainte-Lucie, le maître de Francfort, et puis les Patenier, Quentin Metsys, Bernard d'Orley, Mabuse, Van Cleve, et trente autres — l'exposition hollandaise groupe seulement dans la première salle des peintures archaïques d'intérêt documentaire, œuvres de la première école de Harlem, les Geertjen tot Sint-Jans, Jacob Cornelisz van Oostanen, le maître de la Virgo inter Virgines, Lucas de Leyden, Jan van Scorel dont personne ne songe à égaler les mérites à ceux des maîtres de l'école de Bruges, de Gand, de Bruxelles, de Louvain ou d'Anvers. Et puis vient tout de suite la série des ouvrages de Frans Hals et de Rembrandt, série certes trop copieuse où les plus authentiques chefs-d'œuvre voisinent avec des tableaux plus faibles ou douteux qui en amoindrissent l'effet. Cela est surtout manifeste dans la grande galerie consacrée à peu près exclusivement à Rembrandt. Trop de figures uniformément monochromes, de format restreint, dont la sourde harmonie rousse et noirâtre est rarement relevée d'une note de couleur. On ne peut s'empêcher d'évoquer la splendeur de ces portraits de grandeur naturelle auxquels Rubens, Van Dyck et Jordaens savaient conférer tout le prestige éclatant de leur art : magnificence des compositions, harmonie et charme des colorations chatoyantes, qui, voici deux ans déjà, couronnaient les mêmes cimaises.

Et plus loin dans l'arrangement de la suite des salles, les Hollandais semblent avoir voulu systématiquement bannir le pittoresque et le luxe. Plus de tapisseries aux somptueuses tonalités (et cependant la manufacture de Delft en produisit jadis de très avouables), pas de bois sculptés parés de polychromies et de dorures patinées, rien qui rappelle l'opulence du reliquaire d'or de Charles le Téméraire devant le dais et



Le lavage du poisson de PIETER DE HOOCH.

le trône en tapisseries tissées de soie, d'argent et d'or (par Freedeman Freese) venus de Vienne qui frappaient les regards dès l'entrée à l'exposition d'art flamand.

Au lieu de cela des argenteries anciennes, rares et de beau travail, mais d'un style détestable et des verrières incolores accentuent la note générale grisâtre que les bons Bataves prennent pour le comble de la distinction. Même ils ont proscrit leurs belles faïences anciennes de Delft, les polychromes et les bleues, dont on regrette de ne trouver aucun échantillon dans ce musée éphémère consacré à l'art des Pays-Bas.

J'ai dit que tous les grands peintres hollandais représentés à Burbington House appartiennent au XVII^e siècle. Il se trouve cependant à l'exposition un contingent d'œuvres d'artistes du XIX^e siècle. Les Belges avaient montré Navez, Leys, Henri de Braekeleer, les deux Stevens, H. Boulanger, Charles de Groux, Louis Dubois, L. Dewinne, Constantin Meunier, Khnopff, Mellery, Artan, Degreef, Vogels, Evenepoel, Rik Wouters, etc.

Malgré tous les efforts des marchands hollandais et la cote soutenue des valeurs artificielles il est impossible de prétendre que les trois Maris, Mauve, Israëls, Bosboom, Breitner et le cosmopolite Vincent Van Gogh représentent l'équivalent savoureux et varié de pareil ensemble.

Le Musée de Bruxelles a généreusement répondu à l'appel des organisateurs hollandais. En 1927 aucune œuvre sortie des galeries publiques de La Haye, d'Amsterdam, de Harlem, de Rotterdam, de Leyde, ne figurait à l'exposition d'art flamand de Londres.

La Belgique toujours « poire » a, selon les désirs exprimés par des ministres et des diplomates, laissé partir pour l'Angleterre quatre perles : ses deux précieux *Portraits masculins* par Frans Hals, l'*Homme au chapeau* qui porte le nom de Jean Vermeer de Delft, mais que la critique hollandaise, basement envieuse, veut maintenir contre toute vraisemblance au catalogue du versatile Nicolas Maes, et la *Vieille Femme* acquise jadis sous le nom de Rembrandt que l'on attribue actuellement à Leveck.

Il ne semble pas que cet obligeant sacrifice ait amélioré nos relations avec nos indécrottables voisins, ni qu'ils nous pro-



L'offre galante de JAN STEEN.

(Musée de Bruxelles.)

mettent une réciprocité pour l'exposition d'art flamand ancien d'Anvers en 1930.

Il est déconcertant que les organisateurs de l'exposition hollandaise n'aient pas cherché à confronter le nouveau Frans Hals du Musée de Bruxelles, le groupe de trois enfants jouant avec une chèvre, don magnifique de M^{me} Brugmann de Waha, avec le groupe de portraits dû aux pinceaux du même maître prêté par le vicomte Boyne, exposé pour la première fois, et qui représente les trois mêmes jeunes enfants avec leurs parents et leurs quatre aînés. Le voisinage des deux peintures eût été infiniment intéressant.

La présence de deux des tableaux appartenant aux Musées de Bruxelles à Londres ne sera cependant pas inutile. Dans la salle des dessins de l'exposition hollandaise figure un *Homme au chapeau* étiqueté Vermeer de Delft qui s'apparente de très près



La laitrière ou la servante,
de VERMEER de Delft.

à l'arrangement des peintures. Dans la salle II se trouvent plusieurs portraits par Frans Hals et il faut arriver à l'autre bout des galeries, jusqu'à la salle dite des Conférences (*lecture room*) pour trouver les autres œuvres du même maître.

La grande galerie (n° III) avec ses fonds d'or patine est consacrée à Rembrandt. On s'accorde à dire qu'il y en a trop dans la même note et que cet ensemble où les effigies en buste s'alignent en séries est monotone. On voudrait ne retenir que les plus incontestés chefs-d'œuvre. Le Musée d'Amsterdam a envoyé comme morceau capital la toile célèbre sous le nom de la *Fiancée juive*, actuellement intitulée le *couple fiancé*. Belle page à effet dont les rouges et les jaunes apportent une heureuse diversion parmi les bruns roux trop dominants aux alentours.

La grande composition biblique prêtée par la Couronne de Roumanie fournit un autre milieu de panneau décoratif. Sans être de premier ordre le morceau a grande allure et retient l'attention par son prestige un peu mystérieux. Les *Paons morts*, du Musée d'Amsterdam sont bien connus. C'est une nature-morte puissante mais malgré tout le respect superstitieux que le grand nom de Rembrandt doit imposer je ne puis me retenir de penser que la figure de Fillettes accompagnant les beaux oiseaux est ce que j'appellerai irrévérencieusement de la bien sale peinture!.

Les envois du duc de Devonshire, de sir Herbert Cook, du duc de Buccleugh, de l'Hon. Andrew Mellon

au portrait contesté de Bruxelles. Par contre dans la même salle où l'on voit ce portrait se trouve un autre portrait qui semble de la même main et qui porte le nom de Nicolas Maes. Il est très frappant de constater que ces deux « Nicolas Maes » qui ressemblent par tant de côtés à des peintures de Vermeer de Delft et essentiellement au dessin n'ont aucune espèce d'analogie avec aucune des nombreuses œuvres de Nicolas Maes qui les entourent.

En ce qui concerne la *Vieille Femme* attribuée à Leveck le catalogue de Londres porte cette mention tout au moins surprenante :

« L'œuvre présente les restes de la signature illisible (*sic*) de Leveck. »

Si elle est illisible, on peut douter que ce soit celle de Leveck.

On a placé « en pendant » à cette remarquable *Vieille Femme* un portrait beaucoup plus faible d'un très jeune homme. On assure qu'il serait de la même main et reproduirait les traits du fils (ou du petit-fils?) de la première. Je ne sais sur quoi se fonde ce rapprochement dont à première vue l'évidence ne s'impose pas.

Ces observations générales formulées, faisons le tour des salles en suivant le commode itinéraire du catalogue et arrêtons-nous devant les principales merveilles du XVII^e siècle qui si justement suscitent l'admiration d'une foule de visiteurs sans cesse renouvelés.

A part les peintures les plus anciennes groupées dans la première salle aucun ordre bien défini n'a présidé



Jésus chez Marthe et Marie,
de VERMEER de Delft.

La collation de GABRIEL METSU.
(Musée de Bruxelles.)

(de Washington), de lord Crawford (l'admirable *Vieille Femme* qui fit partie jadis de la collection de lady Iveagh) rivalisent avec ceux des Musées hollandais. Plusieurs portraits de garçons et d'adolescents sont désignés comme étant ceux de Titus le fils de Rembrandt. Il faut admettre que le maître fut bien fantaisiste dans ses interprétations d'un même modèle, ou que les collectionneurs parent légèrement leurs ouvrages de ce nom fameux car ces divers Titus tantôt bruns et tantôt blonds, aux yeux clairs ou sombres, ne se ressemblent guère entre eux.

Dans cette même galerie un tableau pittoresque est dû à Nicolas Van Heussen, peintre de natures mortes, peu connu, rehaussé d'une figure par Frans Hals. Cette *Marchande de fruits* appartient au vicomte Boyne. Grâce aux signatures des artistes elle est une des révélations de l'exposition.

Dans la série des salles suivantes les paysages animés de figures d'Hendrik Avercamp rappellent — d'assez loin — les pages incomparables de notre Pierre Bruegel le Vieux qui s'y trouvaient voici deux ans. Jacob et Salomon Ruysdael avec Hobbema représentent le paysage de l'école hollandaise sous ses aspects les plus convenus. Le *Moulin* — de l'ancienne collection Van der Hoop — avec son beau ciel aéré est le chef-d'œuvre du genre. Paul Potter, peintre d'animaux au pâturage, n'est pas loin. Jan Van Goyen, monochrome à son ordinaire, Albert Cuyp, Jan Vander Cappelle, Van de Velde, interprètes de la vie fluviale et maritime, si caractéristique de la Hollande, sont très bien représentés.

Le triomphal succès de l'exposition va au groupe des petits maîtres. Les peintures de Jan Vermeer de Delft, Pieter de Hooch, Gabriel Metsu, Gérard Ter Borch, voilà les véritables merveilles de cet ensemble unique! Vermeer est incomparable dans ses scènes



d'intérieur, ses paysages, les deux petits portraits de ses filles. C'est le comble de l'art de peindre et l'on ne peut qu'admirer cette perfection qui résume toute la vie, toute l'émotion, toute la saveur des êtres, des choses, de la lumière... Une telle interprétation servie par une telle technique va bien au delà de l'aspect extérieur du modèle; elle le transpose dans un plan supérieur où le réalisme du sujet, par le rythme et par la couleur, resplendit miraculeusement de tous les prestiges de l'art.

L'apparition à l'exposition du grand tableau de J. Vermeer, *Jésus chez Marthe et Marie*, ouvrage de jeunesse légué par M. Cotes au Musée d'Edimbourg est pour beaucoup de visiteurs une source d'étonnement. Sans valoir le *Mauvais lieu* (du Musée de Dresde) qui montre aussi des figures de grandeur naturelle il est un document de la plus haute importance pour l'étude des débuts de Vermeer et de son évolution. Il est regrettable qu'à côté des merveilles venues des musées hollandais et de la collection du roi d'Angleterre (la *Femme versant du lait*, la *Lettre*, le *Gentilhomme* et la *Dame au clavecin*), il n'ait pas été possible de placer l'*Atelier*, le plus beau de tous les Vermeer à mon sens (collection Harrach à Vienne).

Les prodigieux intérieurs de Pieter de Hooch, des perles exquises comme l'*Enfant malade* de Metsu, ou le *Portrait de fillette* (Catherine van der Schalke) de Ter Borch suffiraient à ravir en extase les connaisseurs.

Les Jan Steen, les Emmanuel de Witte, les Ostade, les Fabritius, les Nicolas Maes suscitent des émerveillements. Comme à Paris au Jeu de Paume, il y a quelques années, le *Charbonneret* de Fabritius est la peinture la plus populaire de l'exposition.

Intérieur d'église de EMMANUEL DE WITTE.
(Musée de Bruxelles.)





Portrait de Willem van Heythuysen, de FRANS HALS.

(Musée de Bruxelles.)

Pieter Sanredam, que l'on connaissait peu, a paru étrangement moderne dans ses vues de villes. L'aspect extérieur de l'église Sainte-Marie à Utrecht annonce les Utrillo et les de Waroquier, mais l'architecture de ses constructions garde la stabilité de lignes, la rigueur de perspective et de plan dont aujourd'hui on fait bon marché.

Une campagne de presse a souligné les lacunes du programme des organisateurs. On a déploré dans le *Times* que les Weenix père et fils, Brekelenkam, Hondecoeter, les Wouverman, Backhuysen, Van Huysum, les Both, Everdingen, Karl du Jardin, Heda, Ravesteyn, Vrel, Rachel Ruysch, Aert Van der Neer, et bien d'autres dont on s'est complu à aligner les noms, fussent omis ou représentés

de façon tout à fait insuffisante. On a émis l'opinion que si des œuvres marquantes de ces artistes avaient remplacé les doubles-emplois et les excès de nombre du catalogue de quelques maîtres glorieux, la variété et le charme de l'exposition s'en seraient trouvés accrus. Il est toujours difficile d'arrêter son choix, de limiter certains apports, d'en obtenir d'autres. Tel qu'il est l'ensemble est un musée éphémère d'art hollandais qu'il faut se féliciter d'avoir vu constitué. Il est à la fois instructif et émouvant.

L'école hollandaise du XVII^e siècle fut aussi drue et féconde que la flamande. Il est impossible d'en offrir le tableau-résumé impartial et complet.

Les salles consacrées au dessin et à la gravure sont les moins encombrées de public. Leur étude est peut-être la plus intéressante et la plus révélatrice dans cet ensemble. La série des paysages de Rembrandt prêtés par le duc de Devonshire constitue à elle seule une documentation unique.

Maintenant que le branle est donné il semble que chaque école étrangère atra son tour d'une rétrospective dans ce grand Londres qui, avec Paris, est un des points sonores de l'univers. Mais Paris, moins heureux même que Bruxelles, n'a pas de locaux pour abriter un si grand nombre d'œuvres d'art.

Déjà il est annoncé qu'en janvier 1930 s'ouvrira dans les mêmes galeries de la Royal Academy Burlington House, une exposition d'œuvres des

anciennes écoles d'Italie. On peut s'attendre à un nouvel entassement de merveilles. Et l'éclat des peintures de la Péninsule, à son tour, ternira le souvenir des manifestations belge et hollandaise. Le gouvernement de M. Mussolini ne négligera rien pour surpasser tout ce qui s'est fait déjà. La matière est inépuisable. Vivons dans l'espérance de pouvoir aussi en recueillir l'exaltation et la leçon (1).

PAUL LAMBOTTE,
Directeur général honoraire
des Beaux-Arts

(1) Les clichés de cet article sont dus à l'aimable obligeance de la maison Van Oest, à Bruxelles.

La dernière leçon russe...

« Où est Trotsky? » pouvait-on lire dernièrement en grands caractères et en première page des grands journaux (1), sans doute comme une variante d'un concours de devinettes ou d'une chasse au trésor. Le champ des suppositions était vaste car un juif cosmopolite comme Trotsky peut-être partout, et tout aussi bien à Whitechapel qu'au parlement de Westminster. Et la recherche d'un pareil trésor — Trotsky! — serait certainement romantique à souhait et peut-être profitable.

Dans un sens plus strictement politique, la question : « Où est Trotsky? » s'exprimerait plus correctement par cette autre : « Où est le bolchevisme? »

Il y avait, une fois, vraiment une réalité appelée bolchevisme. Ce n'est pas une chose que j'aime : mais je la préfère claire et nette plutôt que camouflée, authentique plutôt que fausse. Quant à la question de savoir où est actuellement le bolchevisme, j'ai idée qu'il est là où est Trotsky, et qu'il s'en fut en exil avec lui.

Une manifestation extrêmement typique de l'opinion publique fabriquée qui caractérise notre époque, c'est que les deux noms que, tous, nous apprimes à maudire, furent les noms de Lénine et de Trotsky. Et ces noms étaient pourtant les deux noms les plus tolérablement décents des deux hommes les plus respectables et même admirables de toute cette histoire antinaturelle. Les seuls scélérats de l'histoire, selon la presse, étaient les seuls héros de l'histoire vraie. Eux, du moins, étaient des communistes qui croyaient au communisme, bien qu'en des sens et à des degrés divers. De Lénine, je dirais qu'il fut un gentleman russe parfaitement désintéressé et idéaliste, encore que, comme Tolstoï et d'autres gentlemen russes, il était peut-être fou. Trotsky était un étranger et un type plus cynique, mais ne je vois aucune raison de douter qu'il croyait vraiment que le communisme serait bon et salutaire pour toute l'humanité.

Des cyniques cosmopolites étaient souvent cette complète ignorance, innocence même, au sujet de l'humanité.

Il y a, qu'étant les deux seuls hommes assez « purs » et assez authentiques pour qu'on se souvienne d'eux, ils étaient les seuls dont on s'était assez souvenu pour qu'on les injuriât. Tous les autres bolcheviques, authentiques ou non, bénéficièrent d'une espèce d'amnistie de polémique.

Le peuple anglais avait lancé toutes ses noix de coco; il s'était débarrassé de toute sa juste indignation comme il avait fait pour les Kruger ou les Kaiser. Tout autre révolutionnaire russe qui se révélerait, encore qu'il fût la pire canaille qu'il y eût sous la calotte des cieux, serait reçu avec respect pour autant qu'il fût prouvé qu'il n'était ni Lénine ni Trotsky. Et c'est ce qui arriva en vérité. Une espèce de bolchevistes bien plus vile est depuis entrée en communication avec le monde civilisé, et ces bolchevistes réussissent à se faire écouter parce que personne ne connaissait leurs noms. Parfois ces noms étaient imprononçables. Parfois ces noms n'étaient pas leurs vrais noms. Mais jamais ce ne furent l'un de ces deux noms terribles et terrifiants qui représentaient les deux seuls vrais scélérats russes.

Avant de mourir, Lénine lui-même reconnut, très loyalement, que son Etat communiste était devenu un Etat capitaliste. Le nouveau bolcheviste est un capitaliste dans un sens beaucoup plus pratique de ce mot. Souvent il amasse une fortune sous le couvert de la bureaucratie ou de la diplomatie, la met à l'abri dans des endroits sûrs, ou même transfère sa famille à l'étranger. L'ancien bolcheviste essaya vraiment d'abolir la propriété personnelle, tentative que nous considérons à peu près aussi rationnelle que de vouloir abolir les bras personnels et les jambes personnelles. Mais cet ancien bolcheviste était prêt à se faire amputer bras et jambes, même en public, même sur les barricades ou sur les champs de bataille. Le nouveau bolcheviste possède de la propriété... privée, mais il tient la chose tout à fait... privée!

Tout cela, comme diraient nos politiciens, est très consolant. On exprime la même idée profonde en disant que « nos relations avec les Soviets se sont beaucoup améliorées ». Ils ne pouvaient que l'être quand les dirigeants de la Russie soviétique s'amélioraient de la sorte.

Quiconque se rend compte de l'espèce particulière de communiste

décrit ci-dessus peut s'imaginer à quel point pareil communiste s'entendrait avec nos propres politiciens et ploutocrates.

Il est un aspect particulier sous lequel ce que fait le communiste, combiné avec ce qu'il ne fait pas, constitue un modèle spécialement adapté pour notre propre ploutocratie et montre très clairement ce qui se passe dans notre politique à nous. Sous deux rapports le nouveau bolcheviste peut suivre en toute sûreté toutes les bigoterries et barbaries de l'ancien bolcheviste. D'abord, dans les circonstances russes, il peut confesser ouvertement ce matérialisme et cet athéisme qui est au fond de tout le capitalisme contemporain, même là où il préfère l'hypocrisie au paganisme. Là-bas l'homme nouveau est traité ouvertement d'anti-chrétien. Ici on le qualifie de vrai chrétien bien qu'il professe une chose pas plus vraie et bien moins véritable et qui n'est qu'un affreux mélange de manichéisme et de matérialisme (qui s'allient bien plus aisément que l'on ne croit).

L'autre phénomène continu, c'est que le bolchevisme capitaliste dans lequel finit le communisme de Lénine continue largement à piller la classe paysanne et plus particulièrement à la contrecarrer dans son intérêt essentiel : les formes primitives de la propriété. Sous le prétexte toujours plus mince d'empêcher que des paysans riches ne possèdent trop, on empêche souvent le paysan pauvre de posséder quoi que ce soit. Un politicien qui n'hésitera pas à épargner en secret un million réprimandera un paysan à propos de son désir suranné d'épargner une vache. N'est-ce pas là l'attitude réelle du *Big Business* envers le prolétaire anglais, avec cette différence toutefois que le dit prolétaire ne possède jamais la vache?

Le commencement et la fin de la leçon qu'il nous faut apprendre à propos de notre problème social à nous, c'est que le nouveau système vise à devenir impersonnel pour le pauvre quitte à rester personnel pour le riche. Et voilà en quoi il diffère du socialisme, et voilà aussi pourquoi il ne satisfait même pas cet étroit idéal de justice qui se contente du socialisme.

Quand un ouvrier épargne et achète une petite boutique à Surbiton, toute la force du nouveau système tendra à l'englober dans un énorme magasin appartenant à un millionnaire. Mais quand un millionnaire achète un petit chalet de chasse en Ecosse, celui-ci ne sera pas englobé dans une énorme organisation de chasse couvrant tous les Highlands et appartenant à toute l'aristocratie.

L'aimable et doux magnat de trust dit vrai quand il nous assure, avec un sourire séduisant, que la propriété personnelle et privée existera même avec les trusts. En effet, elle existera réellement pour... le magnat de trust. Le petit juif en costume écossais aura toujours son « petit trou » aussi longtemps que ce sera une grande propriété. La charmante résidence « bijou » avec son entrée assyrienne s'appellera toujours une résidence privée. Son lac suisse « privé » prouvera toujours le plaisir humain de la propriété. Il n'y aura que la triste moyenne de l'humanité à être déshumanisée...

(Traduit de l'anglais)

G.-K. CHESTERTON.

Buts et activité de l'œuvre des Ballila⁽¹⁾

Passant en revue, dans le *Times*, à l'occasion du sixième anniversaire de la Révolution, les réalisations du fascisme, un anonyme parlait de l'Œuvre nationale des *Ballila* et de l'Etat corporatif comme de monstrueuses entreprises de déification de l'Etat, sans précédents dans l'histoire des nations. L'écrivain londonien donnait un nom pittoresque à l'Etat fasciste; il l'appelait « l'Ogre du Sud », comme s'il se fût agi d'un animal fabuleux étreignant

(1) Nous devons à la grande obligeance de notre collaborateur et ami M. H. de Vries de Heekelingen, président de Conseil du *Cinef* communication des bonnes feuilles du deuxième Annuaire qu'éditera bientôt le *Centre international d'études sur le fascisme*. Nos lecteurs liront avec grand intérêt cet exposé de l'œuvre nationale des *Ballila* par le président même de l'œuvre. Inutile de souligner qu'en publiant cet article nous ne songeons ni à approuver, ni à désapprouver, ni à montrer les avantages de cette organisation fasciste de la jeunesse, ni à en signaler les inconvénients et les lacunes.

(1) A Constantinople, ont annoncé depuis ces mêmes journaux.

et dévorant l'une après l'autre les nouvelles générations italiennes. Passant successivement par les formations des *Ballila*, des *Avanguardisti*, puis par la sévère discipline militaire, pour être enfin absorbé par les corporations, il semblait que l'individu, toujours et partout, de l'enfance à l'âge mûr, dût s'étier dans l'ombre envahissante de l'Etat, en proie à une tyrannie sans trêve et sans analogie dans le passé.

Ces considérations critiques pouvaient peut-être impressionner le public anglais, habitué à une tradition politique et historique entièrement différente de la nôtre. Mais elles font sourire en Italie, où le problème de l'édification du nouvel Etat s'est posé durant des siècles, avant comme après l'unification du pays.

Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au Risorgimento, l'individualisme n'a cessé de ronger l'Italie. La Renaissance n'en a été d'ailleurs qu'une merveilleuse floraison. Cola du Rienzi, imaginant avant l'heure la Rome nouvelle, Machiavel, dictant les principes par lesquels se maintiennent et s'accroissent les Etats, sont des exceptions dans l'histoire italienne. Le Risorgimento lui-même s'est accompli sous l'empire des formules de la liberté : liberté des peuples et liberté des nations ; initiative populaire et initiative nationale ; peuples et nations disposant librement d'eux-mêmes.

Un grand ministre et une grande dynastie se sont prévalus de ces formules pour faire reconnaître diplomatiquement par l'Europe la révolution italienne comme une réalité de fait et de droit. Mais l'Etat né de ces événements était déjà miné par les idéologies libertaires dont il devait rester constamment affaibli. Les mêmes forces qui libérèrent l'Italie donnèrent naissance, avec le socialisme et l'internationalisme garibaldien et mazzinien, aux partis qui substituèrent peu à peu au problème national un problème de groupement ouvrier et de transformation socialiste.

Pendant toute la période démocratique et parlementaire, les idées et les formules du Risorgimento n'ont cessé d'agir sur le tissu national dans un sens destructeur. Aussi, lorsqu'à la fin du XIX^e siècle les Etats d'Europe, mieux constitués que l'Italie, s'élancèrent à la conquête des derniers pays colonisables, et qu'un puissant ministre italien, Crispi, voulut donner à la nation italienne une nouvelle âme et un nouveau but en l'engageant à participer, sur l'autre rive de la Méditerranée, au mouvement colonisateur européen, ce furent les classes cultivées, le parlement et les milieux politiques dirigeants à tendances maçonniques qui s'insurgèrent contre ce projet et condamnèrent ce grand patriote à terminer ses jours dans l'oubli. Comme Crispi, Alfred Oriani fut un des prophètes de la nouvelle Italie. Il s'était, il est vrai, assimilé les ferments individualistes et démocratiques du Risorgimento, mais il les avait refondus, élaborés, à nouveau dans la pensée de Hegel, à l'école de Camille de Meis, de Spaventa et de Sanctis.

Le drame de la vie d'Oriani et de celle de Crispi, voilà tout le drame des générations italiennes qui précéderent la guerre.

Celle-ci surprit les Italiens, qui ne s'y étaient pas spirituellement préparés. La majorité des interventionnistes démocrates et bourgeois crut que c'était la guerre de libération, la guerre pour la civilisation, la dernière des guerres pour la paix universelle, bienfaisante et définitive. Si bien que le « wilsonisme » parut aux Italiens, à ceux de Vittorio Veneto, le plus exquis des produits de la civilisation politique mondiale et que le « nittisme » leur apparut comme le seul système possible de gouvernement d'après-guerre (quoique cette doctrine puisse se résumer par la recherche de la lente désagrégation de l'Etat en vue d'éviter la révolution socialiste, jugée inévitable, et de canaliser le mieux possible ses forces destructives).

Le fascisme — on le sait — est d'un esprit tout autre. Principe agrégatif par excellence, il est cette conception nouvelle de l'Etat qui manquait aux Italiens du XVIII^e siècle, désumis depuis si longtemps, cette doctrine qui manquait à ceux du XIX^e, privés de traditions et livrés aux idéologies nées de la Révolution de 1789. Il est sorti du sacrifice sanglant de la Grande Guerre où, pour la première fois depuis l'époque romaine, les Italiens ont combattu et vaincu unis.

L'« Ogre du Sud », pour revenir à la pittoresque définition du journal anglais, n'épouvante ni n'humilie les Italiens d'aujourd'hui et surtout pas les nouvelles générations. La fièvre de l'individualisme a fait place à la fièvre de l'obéissance.

Pour se convaincre de la vérité de ce qui précède, il suffit de se rappeler ce qu'écrivait, au début du XX^e siècle, Giustino Fortunato, écrivain démocrate et donc légèrement suspect, au sujet

de l'achèvement de l'unité italienne. Il faisait remarquer, dans un esprit sans doute bien différent de celui d'aujourd'hui, quel rôle les illusions et les espérances fallacieuses avaient joué lors du Risorgimento. Ne croyait-on pas, par exemple, que l'Italie méridionale était une terre bénie de la Providence, le pays tant de fois célébré où « fleurit l'orange » ? Des hommes, habitués cependant à contrôler leurs enthousiasmes, tels que Bonghi, Sella, Minghetti, ne parlèrent-ils pas de contrée « trop favorisée par la nature, exceptionnellement remarquable et singulièrement riche », et de terres « les plus belles et les plus fertiles d'Europe » ? Patrucci Della Gattina, réfugié à Turin, représentait en 1849 le Midi comme un pays « où Dieu avait épuisé la richesse de la création ».

En réalité, ces conspirateurs, auteurs de l'unité italienne, connaissant admirablement les principes et les formules du constitutionnalisme anglais et de la démocratie française, ignoraient cependant, du fait de leur noble existence d'intellectuels et d'exilés, les conditions de leur propre pays. Dès l'unification, la vérité se fit jour. Ce fut pour tous une dure révélation. Au point qu'on parla de l'impossibilité d'une union entre le Nord et le Midi où les traditions historiques, les conditions économiques, le sang même semblaient se dresser en obstacles insurmontables. En effet, comment réunir le Nord de l'Italie, avec son ancienne civilisation communale de commerçants et d'industriels, au Midi féodal et arriéré ? Vision exagérée, bien entendu, mais non dépourvue de réalité et pouvant servir de prétexte à la malveillance d'un Thiers, par exemple.

Le fascisme a hérité de tous ces problèmes. Mais il a su faire converger vers un but unique toutes les forces centrifuges et dissolvantes du régime passé.

* * *

Tout cela explique pourquoi l'éducation de la jeunesse est apparue au fascisme comme un problème de première importance, essentiel à l'établissement du nouvel ordre politique qu'il s'est proposé de réaliser.

La réforme scolaire a été le premier pas vers la résolution de ce problème. Mais cela ne suffit pas au fascisme. Il a voulu assumer l'éducation complète des enfants et des jeunes gens, leur donner un sentiment clair de leurs devoirs et en faire des éléments producteurs dans la vie de la nation.

A cet effet, il a créé, par la loi du 3 avril 1926, l'Œuvre nationale des *Ballila*. Celle-ci n'est pas une simple organisation sportive ajoutée à l'école ; elle représente une idée morale et une conception des rapports entre l'individu et l'Etat qui devront dominer toute l'éducation et toute l'instruction des jeunes gens.

Né à l'époque d'une désorganisation complète de la conscience collective, d'une désorientation générale du sentiment historique de la nation, le fascisme a réussi, par l'enthousiasme quasi religieux qu'il a su éveiller, à fondre en un ensemble les divers fragments de l'Italie d'après-guerre en vue de créer l'Italien nouveau.

C'est ce type nouveau d'Italien que devra réaliser l'Œuvre nationale des *Ballila*.

Celle-ci comprend les *Ballila* et les *Avanguardisti*. Les premiers sont des enfants de huit à quatorze ans ; les seconds, des jeunes gens de quatorze à dix-huit ans.

L'inscription à l'œuvre n'est pas obligatoire, mais volontaire, et la loi requiert à cet effet le consentement de la famille.

Ceci suffit à écarter l'accusation de coercition si souvent articulée contre les institutions fascistes. L'inscription est volontaire, parce que l'Œuvre se propose des objectifs moraux et ne pourrait les atteindre sans l'adhésion complète et la plus sincère de la part des intéressés. L'organisation familiale en Italie étant essentiellement fondée sur la tradition et les coutumes, on peut considérer l'inscription des enfants à l'Œuvre des *Ballila* comme le plus sûr thermomètre de l'adhésion de l'opinion publique au régime. Il n'y a peut-être pas en Europe de pays où l'autorité et le respect familiaux jouent un rôle plus important qu'en Italie. Pour arracher les enfants à l'influence paternelle et maternelle, la contrainte ne suffirait pas. Elle irait même à fins contraires. Et cependant l'Œuvre, après environ dix-huit mois d'existence, en mars 1927, comptait plus de 360.000 enfants inscrits. Son effectif a passé aujourd'hui à plus d'un million.

Cet effectif est réparti en légions, cohortes et centuries. Cette organisation, considérée à l'étranger comme un rappel pittoresque

de traditions périmées, représente tout au contraire un retour instinctif, presque inconscient, à une façon de sentir et d'agir, à des conceptions et à des vœux qui furent celles des périodes les plus glorieuses de l'histoire de l'Italie. Le nombre imposant d'enfants inscrits, cette affluence spontanée, grandissant de jour en jour, montre que dans le pays tout entier les familles se rendent compte de la puissance reconstructive du fascisme et voient bien en lui le régime destiné à préparer l'avenir du pays.

Quels sont les buts de l'Œuvre nationale des *Ballila*?

Jusqu'à présent l'éducation physique et sportive a été l'une de ses principales préoccupations. D'abord, seuls les enfants inscrits à l'Œuvre en bénéficieraient. Mais dès la suppression des autres groupements qui auraient pu faire double emploi avec elle, cette éducation physique fut étendue à toute la jeunesse des écoles.

En vue de lui donner un caractère uniforme, et de l'organiser conformément aux progrès de la science moderne, une école supérieure fasciste, véritable académie, a été créée pour la formation des maîtres de culture physique. Seuls les jeunes gens munis du diplôme d'une école moyenne secondaire peuvent y être admis. Après deux ans de cours obligatoires et une année d'études facultatives, ils peuvent être chargés de l'éducation physique dans toutes les écoles du Royaume.

Telle que nous la concevons, cette culture ne doit pas se limiter à l'entraînement musculaire des individus. Son but dernier doit être l'amélioration intégrale de l'homme, la réalisation d'une harmonie parfaite entre son développement physique et sa formation intellectuelle et morale.

Les garçons ne sont pas les seuls à en bénéficier, mais aussi les jeunes filles, dont l'éducation était jusqu'alors si différente de celle des jeunes gens. L'Œuvre nationale des *Ballila* veut faire de la salle de gymnastique et du terrain de sports le centre de la vie italienne, comme le gymnase et la palestra étaient autrefois le centre de la vie romaine et grecque. L'Italie ne veut plus de l'ennuyeux pédagogue d'hier. Tel qu'elle l'entend, le maître d'éducation physique sera à la fois l'instructeur et l'éducateur qui s'efforce de réaliser en ses élèves la parfaite harmonie entre le corps et l'esprit, à faire d'eux des athlètes, élégants sans effort, naturels et vigoureux.

L'Œuvre s'occupe en outre de procurer aux enfants inscrits des séjours à la montagne ou à la mer, où elle a organisé de nombreuses colonies, ainsi que des camps de vacances. Soixante mille jeunes gens ont bénéficié en 1928 de cette vie de plein air. D'autre part, l'Œuvre a favorisé le développement de l'hygiène et de l'instruction, par la création de bibliothèques, de salles de lecture et de cours. De récentes décisions viennent de confirmer l'Œuvre dans ses fonctions éducatrices. Les écoles rurales de Calabre et de Sicile lui ont été confiées. Presque toutes isolées, loin du mouvement urbain, ces écoles, petits centres d'éducation au milieu d'une vie toute proche de la nature, ont une importance sociale et politique qu'on ne saurait méconnaître. Créées dans le but de combattre l'analphabétisme, elles font partie de tout un système organique de mesures destinées à venir en aide aux régions les moins bien partagées du pays.

Ces écoles sont au nombre de quatre cents environ et diffèrent suivant les milieux où elles sont destinées à fonctionner. Il faut ajouter à ce nombre huit cents écoles du soir, cours d'orientation et d'instruction professionnelles, écoles pour illettrés ou demi-illettrés adultes, écoles de travail féminin où des cours récréatifs complètent l'enseignement pratique. Diverses initiatives pourront venir se greffer sur ces institutions, telles que la création de bibliothèques, l'organisation de colonies à la montagne ou à la mer, de cours de perfectionnement, etc.

L'Œuvre des *Ballila* entend du reste élaborer à l'usage de ces institutions tout un programme d'activité éducative, qui ne tendra pas seulement à former et à enrichir l'intelligence des élèves, mais cherchera à vivifier leur amour pour la patrie et à les identifier au type de l'Italien nouveau.

Il suffit de se rappeler que la fonction de ces écoles est de combattre l'analphabétisme qui règne encore dans certaines régions méridionales et insulaires, pour comprendre toute la délicatesse de la tâche confiée à l'Œuvre et pour entrevoir une fois de plus le caractère profond de la révolution fasciste.

De tous les sentiments, idées, passions, énergies, nés spontanément du pays et dont Rome est une sorte de condensateur, la volonté du Chef du gouvernement a su dégager un système de

lois organiques et de décrets capables de résoudre, jusque dans les plus lointaines provinces, les problèmes laissés intacts ou incomplètement résolus par le régime précédent. L'originalité du fascisme ne consiste pas à avoir suscité des problèmes nouveaux — dans une vieille nation, ce sont toujours à peu près les mêmes problèmes qui se posent ou qui renaissent sous d'autres formes au gré des vicissitudes de l'histoire —, l'originalité du fascisme est dans la façon dont il résout ces problèmes. Elle est dans la ferveur qui anime son action, dans l'esprit de sacrifice dont font preuve ses adhérents, dans l'élan qui caractérise ses jeunes éléments.

Il nous reste encore à parler de l'éducation pré-militaire. L'Œuvre entend que ses pupilles, lorsqu'ils en auront atteint l'âge, soient capables d'entrer dignement dans les écoles supérieures, l'armée, la marine ou l'aviation. Elle cherchera donc avant tout à développer le sentiment de dévouement absolu à la nation, dans la paix comme dans la guerre. Cette préparation des jeunes gens à la vie militaire a scandalisé bien des âmes timorées dans certains Etats soi-disant démocratiques. Les adversaires du fascisme y ont trouvé prétexte à représenter l'Italie comme une poudrière prête à faire explosion au premier choc et à mettre le feu à l'Europe.

Mais, à côté du fait que, de toutes les nations sorties victorieuses de la guerre l'Italie est relativement la moins armée, il est bon de dire que personne dans ce pays n'est assez insensé pour considérer la guerre comme un bienfait pour la nation, ou la paix comme un état d'infériorité.

La paix et la guerre sont deux phases de la vie des peuples, également nécessaires à leur développement, à leur grandeur et à leur devenir. Le fascisme, du reste, ne fait que réaliser en Italie ce que les Etats modernes ont réalisé chez eux depuis des siècles, certains déjà depuis l'époque de la Renaissance italienne : la capacité de défendre par les armes, à tout instant et contre qui que ce soit, leur existence et leur prestige.

Cet état d'âme collectif, caractéristique des Etats en formation, se produit en général en même temps que surgit quelque figure de fondateur ou de héros destiné à prendre place dans l'histoire et à marquer la grandeur de son époque. L'Italie n'a eu ni un Cromwell, ni un Henri IV, ni un Richelieu, ni un Napoléon. Personne, dans l'histoire, n'a réussi à faire d'elle une nation unie. La Renaissance italienne a été un phénomène essentiellement artistique. Au point de vue politique, elle ne fut qu'une série de tentatives malheureuses en vue de constituer un Etat. Les figures de *condottieri*, de héros, de grands capitaines ne manquent pas, des Visconti aux Sforza, des Colleoni aux Medicis et aux Savoie mais ils se sont toujours heurtés à des rivaux aussi forts qu'eux. Leurs entreprises se sont compensées et détruites réciproquement, la désunion et la faiblesse collectives sont devenues chroniques. Si le Risorgimento n'a pas donné le « grand chef » à l'Italie, la Grande Guerre le lui a donné en Mussolini.

L'Italie regarde vers lui. Les *Ballila* et les *Avanguardisti* regardent vers lui. Ils savent que leur époque, les événements essentiels de leur vie, sont liés à la sienne et dépendent de sa volonté.

Personne n'a asservi l'Etat italien, mais les Italiens — sauf une minorité négligeable qui a passé les frontières comme cela arrive toujours dans les périodes de formation nationale — savent maintenant, après tant d'errements, d'humiliations et de dures épreuves, qu'ils ont un chef et un guide qui rendra sa dignité et sa puissance à leur patrie.

(Traduit de l'italien.)

RENATO RICCI

Député,

Vice-secrétaire général du parti,
Président de l'Œuvre nationale *Ballila*,
Lieutenant général de la milice fasciste

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement vient à échéance de vouloir bien verser fr. 47.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 37.50.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Carmel et la Vie carmélitaine.

La littérature ne marche pas de pair avec la politique, elle va même en sens inverse. Les Jacobins de France ont chassé les Congrégations religieuses qui faisaient à l'Eglise française une magnifique parure et un puissant rempart. C'est pitié de penser, par exemple, à cette loi maçonnique de Ferdinand Buisson qui condamne à deux ans de prison et 10,000 francs d'amende les disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle, pris en flagrant délit, fussent-ils bardés de brevets et diplômes universitaires, à enseigner l'alphabet et le catéchisme subversifs dans leur propre patrie, aux petits enfants de France! C'est pitié de penser que jésuites, dominicains, bénédictins, les plus renommés par leur éloquence, leur savoir, y compris le conférencier actuel de Notre-Dame, n'ont pas licence de vivre en communauté, mais sont contraints à la dispersion en appartements particuliers. On sait avec quelle apreté les radicaux s'acharnent contre les religieux missionnaires qui propagent jusque dans l'Extrême-Orient l'influence française. La haine maçonnique ne désarmé pas. Ceux et celles qu'elle proscriit, la littérature les glorifie. Un éditeur parisien, Bernard Grasset, a lancé une collection : *Les Grands Ordres monastiques*, dans laquelle ont déjà paru : *Les Heures bénédictines*, d'Edouard Schneider; *La Vie dominicaine*, de Renée C.-T. Zeller; *L'Oratoire* d'Andre George; *Les Chartreux* d'Emile Baumann; *L'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*, de Georges Rigault; *Les Clarisses*, de M^{me} J. Ancelet Hustache. Voici *Le Carmel*, confié à la plume experte de M^{me} M. M. Vaussard. « Jusqu'à présent, nous fait savoir l'éditeur, la mystérieuse vie des carmélites irritait une curiosité qui demeurait insatisfaite. Mais voici que, pour la première fois, les hauts murs se laissent pénétrer ». Heureuse privilégiée, M^{me} Vaussard! Devant elle, la clôture s'est levée, les voiles noirs ont été abaissés, les mystères ont été percés à jour, elle a pénétré le secret des âmes que gardait jalousement l'humilité et la confidente devenue notre initiatrice, nous introduit dans le jardin clos du Seigneur. Voilà la séduisante promesse de l'éditeur, nous ne tarderons pas à voir si elle est tenue.

Auparavant, une centaine de pages qui offrent un raccourci historique des origines du Carmel du plus captivant intérêt. D'une plume élégante et facile qui court, agile, à la manière de la marquise de Sévigné, à travers les événements, l'auteur nous fait passer des grottes du mont Carmel, où vécurent en ermites les disciples d'Elie, ancêtres lointains et légendaires des Carmes, qui suscitérent les moniales, à la cité castillane d'Avila « pierres et Saints », où Dieu avait caché, au palais Cepeda, l'enfant extraordinaire Thérèse de Ahumada, la célèbre Réformatrice, la mère des vraies carmélites. Refaire le portrait de cette femme prodigieuse qui habita sur les cimes de la mystique en restant simple, gracieuse, spirituelle, entraînée, de belle humeur; de cette femme plongée dans l'oraison qui, luttant avec les armes de la pauvreté et de l'humilité contre les plus furieuses oppositions, contre le déchainement des colères des carmes chaussés soutenus par l'opinion, parvint à créer, au prix de fatigues inouïes endurées jusqu'à l'héroïsme, dix-sept monastères réformés de la stricte observance et ramena même sous la règle primitive le cou-

vent de l'Incarnation d'Avila qu'elle avait délaissé et qui l'accueillit par des injures et des vociférations. Refaire le portrait de cette moniale inspirée, fondatrice, épistolière, docteur et maîtresse en spiritualité, l'un des plus grands écrivains de l'Espagne; redire, après tant d'autres, le charme supérieur, indéfinissable, de celle en qui s'unissent tous les dons de la nature et de la grâce, une vaillance chevaleresque dans un corps miné par la souffrance, un bon sens étincelant avec les envolées de l'imagination et de la passion, la séduction du plus aimant des cœurs et le réalisme d'un homme d'Etat; faire revivre cette Espagnole qui est une femme universelle, cette sainte énamourée de Dieu et tendre au prochain; tenter encore une fois cette peinture d'âme désespérante n'a pas découragé M^{me} Vaussard, et je m'empresse d'ajouter que les plus fervents admirateurs de Thérèse d'Avila la retrouveront ici au naturel et la contempleront avec bonheur. Je me borne à une citation délicieuse qui fera juger de l'ensemble.

« Les beautés de la nature l'enchantent, les ruisseaux limpides lui sont une jouissance très vive et le spectacle de la création, comme un livre vivant, l'élève vers le Créateur. Parfois, des couplets d'un tour primesautier lui montaient spontanément aux lèvres et ces chants faisaient paraître la route moins dure, ou bien, souriante, elle accueillait avec bonne grâce, quelque agréable surprise, tel ce jour où, sur la route d'Andalousie, une famille chrétienne lui offrit, ainsi qu'à ses filles, une abondante hospitalité. Des perdrix furent servies, Thérèse accepta avec sa coutumière simplicité, tandis qu'une servante s'étonnait et se disait intérieurement « Si c'était une sainte, comme on le prétend, mangerait-elle de la perdrix? Voyez un peu quelle pénitence! »

A quoi, pénétrant cette pensée secrète, la voyageuse lui dit tout à-coup : « Ma chère, retenez bien ceci : il y a temps pour la perdrix et temps pour la pénitence. » *Cuando perdiz, perdiz, y cuando penitencia, penitencia!* Tout l'équilibre de Thérèse n'est-il pas là, avec le sourire?»

C'est en 1604, vingt-deux ans après la mort de la Réformatrice, que la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, M^{me} Acarie, introduisit en France, sous Henri IV, les filles de sainte Thérèse. Elles y devinrent l'une des plus pures gloires de la France catholique. Les deux branches de l'Ordre, masculine et féminine, y fructifièrent avec une telle fécondité qu'à l'époque de la Révolution, les Carmes comptaient 63 monastères et les Carmélites 60.

Et après l'effroyable tempête, après l'immolation sanglante des martyres de Compiègne, la moisson leva plus florissante encore.

Comme le savent nos lecteurs, l'Archiduchesse Isabelle, qui a relevé 300 églises aux Pays-Bas espagnols, qui fut la grande restauratrice de la piété parmi nous, attira Anne de Jésus à Bruxelles pour y fonder un Carmel, trouvant malséant qu'une « religion espagnole » manquât aux Pays-Bas tandis que la France en était pourvue. Le premier Carmel fut établi rue Thérésienne actuelle, proche du palais des Archiducs. La première pierre fut scellée par l'Infante avec une truelle dorée. Après Bruxelles, Louvain, Mons, Anvers, Ypres furent dotées de Carmes encore existants. La comtesse Henri de Boissieu, dans ses *Figures de Carmélites en Belgique au XVII^e siècle*, un livre d'érudition charmant, nous a tracé de ces fondations et de la vie des premières moniales un tableau pittoresque.

Profane, je me suis attardé au portique et cependant le sanctuaire est attirant, l'initiatrice tiendra la promesse faite en son nom. La défiance dont je me défendais mal s'est tôt dissipée. C'est réellement la vie carmélitaine qui se déploiera devant nous jusque dans ses profondeurs.

Voici la cellule où vient d'entrer la postulante : « trois mètres de côté entre les murs blancs percés d'une fenêtre qui prend jour sur la cour recueillie en quelque horizon de campagne, une croix de bois sans christ, un bénitier, quelque image, reproduction d'une belle œuvre. Posés à terre, une cruche d'eau dans une terrine, un petit pupitre formant écritoire et une corbeille à ouvrage; un banc étroit et bas; dans un coin, la couchette : sur deux tréteaux une planche recouverte d'une paille, des draps et un oreiller de laine blanche, une couverture de bure; quelques livres de piété et voilà tout le domaine qui verra ses luttes quotidiennes, ses joies et ses défaillances : l'essentiel seulement s'y rencontre, et la vérité l'habite, dépouillée de tout le factice, le mensonge n'y habite pas et la plus haute liberté réside là, dans ce carré étroit, cerné de murs derrière les lourdes grilles. »

L'arrivée au noviciat où la Prieure remet la postulante aux mains de la Maîtresse des novices, l'inévitable épreuve, déchirements intérieurs de la femme « qui, d'un grand élan, s'enfuit du monde, s'abat parfois, presque rompue par l'effort, aux pieds de la Vierge du Carmel », l'initiation du postulat; l'humble demande en la salle du Chapitre d'être admise à la prise d'habits; la vêtue « d'une poignante simplicité », où elle apparaît d'abord vêtue de blanc, couronnée de fleurs pour se transfigurer en épouse du Christ, revêtue de cette bure « qui lui pesant d'un poids délicieux lui fait l'âme légère » : tout le premier acte de la tragédie sacrée se déroule à nos yeux avec des détails suggestifs et s'accompagne en guise de commentaires de réflexions profondes. C'est la *Porte étroite*.

La *Veillée d'armes*, c'est le noviciat qui crucifie la volonté par l'obéissance, qui la tient fortement unie à Dieu par l'amour; le noviciat avec son rude labeur entrecoupé de joyeux relais, la fête des Innocents, du saint Nom de Jésus, le 2 janvier, de la Sainte Marthe, le 27 juillet pour les converses; l'admission à la profession, où enveloppée du grand voile des oraisons, la carmélite jure sa foi à Dieu par l'émission des vœux. Dans ces pages frémissantes de vie, l'âme est mise à nu et se révèle à nous dans sa virginale beauté.

Pour deux années encore la nonne-professe retourne au noviciat et parachève sa probation pour se préparer à la *grande promesse*, à la réception du voile sacré. Avec l'auteur, nous nous penchons respectueusement sur ces cœurs d'élite, nous en sentons, pour ainsi dire, toutes les pulsations et assistons avec une émotion religieuse à l'accomplissement triomphal du sacrifice suprême.

Après le déroulement de ce drame divin, *Porte étroite*, *Veillée d'armes*, *Grande promesse*, nous pénétrons dans l'intimité de la vie carmélitaine. *En communauté* d'abord, et nous parcourons tout le zodiaque des exercices réglementaires tel qu'il fut tracé par Thérèse, grande législatrice, aussi ferme que discrète. *En solitude* ensuite, et nous suivons la Carmélite dans son oraison au cœur, dans le recueillement de sa cellule où « tout en rapiécant les humbles vêtements de pauvreté, » la religieuse se livre à l'action de Dieu. *En marge de la vie quotidienne*, enfin, et nous constatons que, loin d'être figée dans la monotonie, la vie se diversifie au Carmel par la célébration des fêtes, par les élections qui pourvoient au pacifique gouvernement de la communauté. « Sur la toile bise des journées, l'âme tisse des broderies habilement nuancées. Chaque jour pavoisé aux couleurs de l'Eglise, est entraîné à son rythme ».

Dans les dernières pages du livre, l'auteur étudie la loi de la clôture, ses exigences, ses dérogations exceptionnelles, le désert,

car les enfants de sainte Thérèse ont gardé, paraît-il, la nostalgie de la montagne palestinienne où ils furent engendrés, et chaque année ils se retrempent dans la solitude.

Si la mort mesure l'âme, que dire de ces moniales expirantes dont le dernier jour ressemble à une fête nuptiale! Qu'est-ce que notre vie de renoncement? « Une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, et c'est tout. » La Carmélite n'a pas pris racine ici-bas, elle se détache comme le fruit mûr. Ah! qu'il fait bon avoir vécu de renoncement et de sacrifices à l'heure du sacrifice suprême!

Pour conclure ce beau livre d'approfondissement religieux, l'auteur fut bien inspirée de demander à Thérèse de Lisieux le secret de cette carrière d'immolation. La Carmélite est une rédemptrice d'âmes. Elle a compris le cri sublime du Sauveur. « J'ai soif! » Il retentit dans son cœur et y allume une ardeur inextinguible. « Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé, je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles. »

C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire; ainsi je pensais le désalterer; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense ».

J. SCHYRGENS.

Conférences Cardinal Mercier

Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre italien, député, prendra la parole le mardi 19 mars, à 5 heures (Salle Patria).

Sujet : Le retour vers Dieu

Le jeudi 21 mars, M. André BELLESSORT donnera sa neuvième conférence sur :

VICTOR HUGO :

« De l'Année terrible » à l'année fatale

AUTRICHE

Monseigneur Seipel

Extraits d'une intéressante étude de Verax dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes :

L'Autriche ne s'est confiée à Mgr Seipel que quatre ans après la défaite et la désagrégation de l'ancien empire. Il l'a trouvée dans une situation lamentable, quand le gouvernement lui en a été remis. De cette situation il l'a tirée, avec l'aide de la Société des Nations : c'est un fait. Aussi apparaît-il aujourd'hui comme l'homme d'Etat qui a prouvé que l'Autriche peut vivre indépendante et qui, néanmoins, semble souhaiter qu'elle cesse de l'être, ou s'associe au vœu de ceux qui le souhaitent, ce qui revient au même.

Lorsqu'il devint pour la première fois chancelier fédéral, c'est au chevet de l'Etat qu'il parut appelé, plutôt qu'à sa tête, et l'on peut même se demander si ce n'était pas au chevet d'un mourant, plutôt qu'à celui d'un malade. Le spectacle que l'Autriche offrait au printemps de 1922 était en effet pitoyable. Tout, chez elle, s'en allait à la dérive.

Les choses en étaient à ce point quand, le 31 mai 1922, accéda au pouvoir le premier cabinet présidé par Mgr Seipel. Devant des gradins et des tribunes comblés, les membres du nouveau gouvernement élu, une heure auparavant, par le Conseil national, — car la constitution autrichienne confère à cette Chambre la prérogative d'être les ministres et leur président, — font à la file indienne leur entrée dans la salle des séances, conduits par le chancelier fédéral, après avoir été recevoir en corps, au *Ballplatz*, l'investiture du chef de l'Etat. Un profond silence a succédé au bruit des sonnettes qui, à la fin de l'interruption de séance, ont rappelé les députés à leurs sièges et les spectateurs à leurs banquettes. Tous les regards sont fixés sur le groupe des élus qui viennent prendre place au banc du gouvernement. A leur tête s'avance un homme de moyenne stature, ni gras ni maigre, entre deux âges, visage rasé, crâne entièrement dénudé des tempes à la nuque, figure aux contours nets, d'où pointe en avant un nez saillant et busqué, sourcils à peine marqués, yeux brillants d'intelligence derrière les verres des lunettes d'or, lèvres minces, les coins de la bouche abaissés, le menton rond un peu empâté. Il porte un vêtement sévère et passablement disgracieux, tenue de ville des prêtres catholiques en Europe centrale, qui réservent la soutane à l'exercice du saint ministère et aux occasions où ils veulent marquer leur caractère sacré : pantalon noir, redingote noire boutonnée, gilet noir très montant qui adhère à un court plastron triangulaire de satin, noir pour les simples prêtres, violet pour les prélats, faux-col fermé par devant. Compromis entre le vêtement court et le vêtement long, entre l'habit ecclésiastique et l'habit laïc, cette ingrate tenue rappelle à la fois celle des *clergymen* anglais, et l'ancienne *stamboulina* des fonctionnaires de jadis. Mgr Seipel n'est ici, au Parlement, que le docteur Seipel : l'usage est en effet, dans toute l'Europe centrale, d'accoler couramment aux noms propres ce titre universitaire, d'ailleurs si répandu qu'un nombre infini de personnes instruites y ont droit.

Mais sous les traits du docteur Seipel apparaît tout de même Mgr Seipel, et pas seulement au plastron de soie violette, qui jette l'unique note de couleur dans son costume sombre, discrètement révélateur de son état : car c'est l'état ecclésiastique qui, avant tout autre, est le sien. Instinctivement, notre imagination de Français le revêt de la soutane que nous sommes habitués à voir à ses semblables en France, et, ce faisant, elle ne se trompe pas plus que lorsqu'elle met la tunique ou le dolman au dos de tel général « en pékin ». Vingt-trois ans de vie religieuse ont imprimé leur marque sur sa personnalité morale et, par elle, sur sa personne physique. Sans pontifier le moins du monde, il en impose naturellement par un air de dignité exempt de hauteur, de gravité qui n'exclut pas la bonhomie, ni même un humour de bon ton et tout viennois, de calme extérieur, enfin de retenue dans le maintien, qui se manifeste, lorsqu'il a commencé de parler, par la sobriété des gestes et la simplicité de la diction. Rien en lui du curé politicien. Tout autres sont ses manières ; tout autre, son action oratoire. Point de familiarité ni de rondeur dans les façons ; pas de vulgarité, d'emphase ni de truculence dans les discours. Prêtre il était avant de venir à la vie publique, prêtre il y demeure. Pourtant, il y paraît à son aise, presque dans son élément, pas dépaycé : son auditoire n'est pas nouveau pour lui. Il ne prêche pas : il ne transporte pas à la tribune le ton de la chaire. Son éloquence est celle qui convient à des matières aussi profanes que la politique, les finances, l'économie nationale. Elle sait, à l'occasion, être élevée et docte. Mgr Seipel est un homme de savoir étendu, d'étude, qui compte plus d'années encore de labeur intellectuel que de vie religieuse.

Chancelier, il continue d'habiter dans le couvent de bonnes sœurs dont il est resté aumônier. Lorsqu'il quitte les pompes salées où furent installés les services de la Chancellerie fédérale, les solennels appartements historiques du *Ballplatz*, encore étincelants du faste des princes de Kaunitz et de Metternich, c'est pour regagner un étroit et modeste logis de deux petites pièces, mises à sa disposition sous leur toit par les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, dont il est le directeur spirituel : une chambre à coucher quasi monastique et un cabinet de travail peu spacieux, que suffisent presque à remplir le bureau, les deux corps d'une bibliothèque d'angle et le confortable fauteuil d'un homme qui ne réclame guère ses aises que pour lire. A Vienne, jamais on ne

le voit à une réception mondaine ; jamais il n'accepte dîner ni soirée dans une légation étrangère. Il n'assiste qu'aux solennités officielles dont il ne peut absolument pas se dispenser et qui, dans l'actuelle Autriche, sont d'ailleurs très rares. A l'étranger seulement, quand il y voyage, il prend part aux réceptions données en son honneur. En revanche, les plus hautes et plus absorbantes fonctions publiques, la plus active participation aux débats parlementaires, à l'administration de l'Etat, à la vie internationale, à la politique de son parti, ne l'ont jamais fait renoncer à exercer le ministère ecclésiastique et à célébrer les cérémonies du culte. Les seules invitations qui trouvent grâce à ses yeux sont celles qui l'appellent à un service divin, à chanter une grand-messe pour quelque fête religieuse, à prononcer un sermon, à baptiser une cloche ou un fanion, à consacrer une église, à bénir un mariage ou à réciter un office funèbre. Chef du gouvernement, on l'a vu au pied des autels, la chape ou la chasuble aux épaules ; on l'a vu dans la chaire, en surplis ; on l'a vu, parmi des congressistes catholiques, drapé dans le manteau de moire violette des prélats romains. Ses devoirs de charité sont aussi de ceux qu'il ne sacrifie à aucune autre obligation. Après comme avant son avènement au pouvoir, il demeure conseiller spirituel d'une confrérie charitable, dénommée *caritas socialis*.

La langue allemande a, pour désigner l'ecclésiastique, un mot tout à fait différent du nôtre : *ein Geistlicher*, ce dont la traduction littérale donnerait « un spirituel ». C'est exactement cela qu'est Mgr Seipel. Le spiritualisme de sa pensée est aussi une des caractéristiques par quoi il reste de son état. Le voici, par exemple, qui fait sa première déclaration ministérielle au Conseil national et qui explique qu'il n'ait pas hésité à assumer l'écrasante responsabilité de gouverner l'Autriche, dans les conditions où il la trouve. « Dieu même, dit-il, m'a conduit à la place où je suis. » Cela est dit sans arrogance ni prétention à je ne sais quel droit divin de commander à ses compatriotes, mais exprime la soumission à ce qu'il croit un décret de la Providence. Un de ses discours, inaugurant un cycle de conférences sociales dans une association catholique, a pour thème et pour titre : « Les grandes lignes de l'évolution spirituelle de notre temps ». Un autre, prononcé dans un réunion de chrétiens-sociaux, s'intitule : « L'assainissement des âmes ». « Je ne m'enorgueillis pas, dit-il, de passer pour l'homme d'Etat qui a aidé à assainir seulement les finances, mais je considère au contraire que nous devons aussi assainir les âmes... Nous avons aussi à établir dans les âmes un équilibre stable. » Et sentant le tout premier que ce genre de préoccupations n'est pas précisément habituel à un président du Conseil, il va au-devant de l'objection en déclarant : « On a remarqué que, depuis les élections, je parlais plus souvent sur des sujets de morale et d'ordre social que de pure politique. J'avoue que ce n'est pas tout à fait dans les attributions d'un chancelier fédéral. Portez cela au compte du professeur de théologie morale et de sciences sociales, et aussi beaucoup de l'ecclésiastique. Car je n'ai pas cessé de l'être, en même temps qu'homme politique. » Dans ces mots, Mgr Seipel s'est défini lui-même.

Notons en passant que, sous le règne du dévot empereur-roi François-Joseph, ou sous celui de n'importe lequel de ses successeurs qui n'eût pas été au bord de l'abîme, le seul fait d'appartenir au clergé eût, à peu près sûrement, fermé à Mgr Seipel l'accès du pouvoir. Car, dans les Etats du souverain qu'on appelait Sa Majesté apostolique, le chef du gouvernement ne fut jamais choisi dans les rangs du clergé, au moins depuis extrêmement longtemps. On dirait réellement que la chute d'un régime monarchique, auquel il était dévoué, et la dissolution d'un empire séculaire, dont il souhaitait la conservation, eussent été des conditions nécessaires, pour que Mgr Seipel devint premier ministre d'Autriche. C'est pourquoi jusqu'à ces catastrophes, qui le consternèrent, il ne put même pas prévoir qu'il eût chance de le devenir. Après son ordination, il est quelque temps vicaire, puis curé en Basse-Autriche. C'est là qu'il apprend à connaître la population des villages. Aujourd'hui, lorsqu'il se rend au milieu des paysans, parmi lesquels sa politique trouve appui et son parti compte un assez grand nombre d'adhérents, il tire profit de ce qu'il les a connus de près. Une paroisse de Vienne est son étape suivante. Mais vers la fin de 1902 il est nommé professeur de religion dans un pensionnat laïque de jeunes filles. Comme, depuis son entrée dans les ordres, il n'a jamais interrompu ses études, il est, en 1903,

reçu docteur en théologie de l'Université de Vienne. L'enseignement de la théologie devient, à partir de ce moment, sa spécialité et le principal objet de son activité.

En 1907, il est chargé de cours, pour la théologie morale, à l'Université de Vienne; en 1909, professeur titulaire de la même science à l'Université de Salzbourg; en 1917, il est transféré dans la même qualité à l'Université de sa ville natale, Vienne, où il succède à son propre maître, Schiedler. C'est dans ces dix années-là, de 1907 à 1917, qu'il passe de l'obscurité à la notoriété, au moins auprès d'un public cultivé et sérieux, et les moyens par lesquels il s'en fait connaître sont l'enseignement, des publications, sa participation au mouvement chrétien social. Pendant cette phase de son existence, l'ensemble de son activité, même celle qui l'associe à son parti politique, s'harmonise avec son enseignement théologique, qui lui-même se rattache à son sacerdoce. En somme, à la question que nous avons posée, par quel chemin Mgr Seipel est-il parvenu au pouvoir, on doit répondre : par le chemin des professeurs, qui, de nos jours, en Europe centrale, a été le chemin des écoliers pour beaucoup de ministres, de présidents du Conseil, voire de chefs d'Etat. C'est, croyons-nous, Talleyrand qui a dit que l'étude de la théologie était une utile préparation à la politique. La carrière de Mgr Seipel a vérifié cette observation d'un théologien qui tourna autrement que lui et fut, comme prêtre, moins recommandable.

Quiconque passe devant le palais de noble ordonnance qu'est le *Ballplatz* ne peut pas ne pas avoir la mémoire hantée des souvenirs du Congrès de Vienne et ne pas évoquer les ombres illustres de ceux qui y ont siégé. Au seuil d'un vaste fronton, vous êtes reçu par un suisse souriant, de grande allure, qui vous indique le large escalier de droite. Vous montez au premier étage, vous pénétrez dans des salles blanches, de décor Empire, et vous êtes dans les pièces où le sort de l'Europe s'est décidé en 1815. Vous voyez le salon historique, aux cinq portes, par où ont passé les ambassadeurs des cinq grandes puissances d'alors. La tradition, et je crois même l'histoire, assure que la cinquième porte dut y être percée pour qu'aucun ambassadeur n'eût à céder le pas à un de ses collègues, en le laissant passer devant lui. Dans ce palais siège aujourd'hui Mgr Seipel. Aux murs de son cabinet, les effigies de ses prédécesseurs, cravatés de la Toison d'or, chamarrés de grands cordons. Le maître de céans, dans la tenue sous laquelle on s'est généralement représenté un vicairé anglican, fait avec eux un parfait contraste. Quel dommage, se dit-on à part soi, que, dans un pareil cadre, avec un titre encore aussi prestigieux que celui de chancelier d'Autriche, il ne fasse pas paître l'éclat de tant de portraits par celui d'un manteau de moire violette! Mais les premières paroles échangées, après un accueil gracieux, vous ont bientôt distrait de ce regret saugrenu, pour vous amener à l'objet de votre visite. D'une voix douce, mais bien timbrée, en martelant quelque peu ses mots, Mgr Seipel s'exprime avec précision, argumente en dialecticien à qui il n'est pas facile d'en remonter. Très maître de sa langue, il ne dit que ce qu'il veut. Il a de la finesse et de l'esprit. Son sourire, quand il veut sourire, ne manque pas de malice. Parlant peu le français, mais le comprenant parfaitement, il préfère s'adresser en allemand à qui lui parle en français.

Pendant les trois premiers mois du ministère de Mgr Seipel la situation intérieure a encore empiré, au point que, le 15 août 1922, la crise autrichienne a atteint le maximum de son intensité. La conférence interalliée de Londres, qui s'est saisie du problème financier, n'a pas pu le résoudre : elle a renvoyé à la Société des Nations l'Autriche et sa demande de crédits. Cet ajournement décide Mgr Seipel à poser devant l'étranger, dans toute son ampleur et son acuité d'alors, la grave question d'Autriche, qui pose à son tour l'entière question de l'Europe centrale. Faute de l'assistance qu'il sollicite, sous forme de crédits extérieurs, le gouvernement autrichien, ayant épuisé tous les moyens en son pouvoir pour sauver la situation, « aurait, dit-il, à réunir le Parlement en séance extraordinaire et à déclarer, d'accord avec lui, que ni le présent gouvernement, ni aucun autre, n'est en mesure de continuer à administrer l'Etat ». Il met, en même temps, les puissances de l'Entente en présence de la responsabilité qu'elles encourraient par « l'écroulement de l'un des plus anciens centres de civilisation au cœur de l'Europe », et les menaces

presque de « remettre entre leurs mains les destinées futures de l'Autriche ». Le 20 août, il part pour Berlin, Prague et Vérone, où il va conférer avec les ministres des Affaires étrangères d'Allemagne, de Tchécoslovaquie et d'Italie, MM. Wirth, Bénès et Schanzer. Les gouvernements des trois pays le plus intéressés au sort du sien sont par lui mis au courant des extrémités auxquelles l'Autriche en est réduite. D'avance il savait d'ailleurs qu'individuellement, isolément, aucun de ces trois Etats ne pourrait rien d'efficace pour elle, sinon peut-être à des conditions dont le reste de l'Europe ne se fût pas accommodé. Aussi le 6 septembre est-il à Genève. Dans une séance historique, il fait au Conseil de la Société des Nations un tableau sobre, mais franc, des souffrances qu'endure la population autrichienne et des causes qui les engendrent; il montre à quel malheur pour l'Europe et la civilisation peut aboutir cette situation, indique les services qu'il réclame de la Ligue, va au-devant des conditions qu'elle peut lui poser, déclare enfin que les Autrichiens, avant de se résigner à périr, tenteront évidemment tous les moyens d'échapper à leur perte, dussent la tranquillité de leurs voisins et la paix même de l'Europe en pâtir. Sa cause est gagnée.

Ces séances ont laissé un profond souvenir dans la mémoire de ceux qui y ont pris part. Ce chef de gouvernement, ce prêtre, comparaisant à la barre du plus illustre forum international qui soit au monde, pour y plaider la cause de son peuple sans le sou et affamé, pour y implorer, sans que sa détresse lui fit rien perdre de sa dignité, l'assistance et le secours des nations, c'était là un spectacle saisissant et d'autant plus pathétique, que Mgr Seipel ne demandait pas à des effets oratoires l'impression qu'il produisait.

Non moins profond devrait être le souvenir de l'accueil fait à sa requête par la Société des Nations, ainsi que par les Etats qui ont participé aux emprunts et les ont garantis. Mais l'oubli, au moins en Autriche, paraît l'avoir enseveli.

Ce service est le plus grand que Mgr Seipel ait rendu à son pays : d'abord, parce que l'intervention de la Société des Nations et les crédits qu'elle rendit possibles étaient des conditions indispensables du salut matériel de l'Autriche; ensuite, parce que ces mesures furent le principe d'une œuvre d'assainissement financier qui s'étendit sur toute la durée du premier Cabinet Seipel et sur celle du suivant, présidé par M. Ramek. Cette œuvre, consistant principalement en réformes qui avaient pour but des économies, a nécessité, de la part de ceux qui l'ont menée à bien, une louable énergie. La récompense en a été le succès, la stabilisation de la monnaie, le rétablissement de l'équilibre budgétaire, la restauration des finances publiques, le retour de la confiance, la levée, dans un délai relativement court, du contrôle financier de la Société des Nations. Par la part qu'il prit à ces résultats, Mgr Seipel s'est acquis de nouveaux titres à la gratitude de ses compatriotes. En 1923, le corps électoral la lui témoigne en lui envoyant, à la suite d'élections législatives, une majorité parlementaire qui lui permet de se maintenir au pouvoir.

Mais les services à l'Etat et moins encore les réformes ne procurent pas uniquement la popularité. Les adversaires politiques de Mgr Seipel mènent alors contre lui une si violente campagne que certains de leurs adeptes en sont fanatisés. Le 1^{er} juin 1924, il a parlé le matin, à Vienne, du haut des marches de la nouvelle *Hofburg*, pour le 75^{me} anniversaire de la création de la gendarmerie autrichienne. Dans l'après-midi, il s'est rendu à Neudorf, dans le Burgenland, pour remettre un drapeau à une association de jeunes gens. A son retour à Vienne, à la gare du Sud, un ouvrier tisserand tire sur lui plusieurs coups de revolver et le blesse grièvement. Ses premiers mots, après cet attentat, en voyant la foule se précipiter sur le meurtrier, sont pour demander qu'on ne lui fasse pas de mal. « Ne frappez pas ».

Blessé, en danger de mort, convalescent au bout d'un mois seulement, hors d'état de reprendre son activité politique avant quatre mois en tout, le chancelier fédéral se retrouve prêtre, et c'est dans un milieu religieux que s'écoule le temps de sa réclusion forcée. A la clinique, il est soigné par les sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, dont il est aumônier. Dès qu'il peut sortir, c'est pour s'installer dans leur maison de convalescence, à Hütteldorff.

Le 6 août, il se rend pour une cure de repos au cloître des Cisterciens à Mettrerau, près Bregenz, dans le Vorarlberg. Dans l'intervalle, il a célébré, le 23 juillet 1924, son jubilé sacerdotal à l'église du Cœur de Jésus. Au début de septembre, il rentre d'abord à la maison de convalescence des sœurs, puis dans leur couvent de Vienne, où il a son appartement.

A la chute du cabinet Ramek, Mgr Seipel, rappelé au pouvoir, forme, le 19 octobre 1926, un nouveau ministère. Le service que l'histoire portera à son actif, pendant son second passage au gouvernement, consiste à avoir préservé l'Autriche, ou au moins la capitale de l'Autriche, de la révolution et de l'anarchie. Le souvenir des sanglantes émeutes dont Vienne a été le théâtre, les 15 et 16 juillet 1927 est encore présent à toutes les mémoires. Dans l'état de tension créé par l'âpreté des luttes politiques et par la prolongation de la crise économique, un incident fortuit, un jugement malencontreux, met le feu aux poudres. Les forces de la social-démocratie quittent usines et ateliers et déferlent vers le centre de la ville pour ce que leurs chefs prétendent n'être qu'une manifestation. Mais à elles se sont mêlés des éléments communistes et des apaches. La manifestation dégénère en scènes de pillage, d'incendie, d'agression et d'insurrection. Le Palais de justice est incendié, des postes de police sont attaqués et enlevés d'assaut, des rédactions de journaux conservateurs saccagées, des agents de police assommés, des barricades élevées. Cela se passe dans une capitale où de récentes élections municipales viennent de confirmer au socialisme sa majorité et la possession de la municipalité.

Le premier mérite de Mgr Seipel, en l'espèce, est de n'avoir pas laissé l'émeute déborder le gouvernement, d'avoir eu le courage de tenir tête aux excès des incendiaires, des pillards et des meurtriers, d'avoir pris sans hésitation la responsabilité de la résistance armée, au prix de laquelle était le rétablissement de l'ordre et de la loi. Son second mérite consiste à n'avoir pas cédé aux injonctions des chefs de la social-démocratie, qui, sous prétexte d'aider à la pacification, le sommèrent de leur céder la place. Quand M. Otto Bauer, et le bourgmestre Seitz viennent lui enjoindre de donner sa démission et de laisser ainsi le champ libre à leur impatience de s'emparer du pouvoir, Mgr Seipel les éconduit fermement et doucement, en leur rappelant que, d'après la constitution de la République, il n'est responsable que devant le Parlement, à qui seul appartient le droit de le désavouer ou d'approuver sa conduite, de le maintenir au gouvernement ou de le renverser. La tentative du bluff des chefs sociaux-démocrates échoue de la sorte devant le sang-froid et la perspicacité de Mgr Seipel, comme la tentative de « chambardement », à laquelle se sont livrées leurs troupes égarées, a échoué devant sa décision et sa vigueur.

Au début de ce soudain soulèvement populaire, il était hors de Vienne, ayant été prendre quelques jours de repos. A la nouvelle des premiers incidents, il rejoint précipitamment la capitale en automobile. Sa voiture ayant dû stopper quelque part, un individu se précipite vers lui, le couteau à la main. Très calme, Mgr Seipel l'engage à ne pas se blesser avec sa propre arme. On voit par cet exemple que le sang-froid, assaisonné d'esprit, ne lui fait pas défaut, même dans des circonstances plus directement menaçantes pour lui qu'une entrevue avec les leaders de l'opposition.

Le Parlement approuve la conduite du chancelier fédéral. Cette approbation, et celle qui vient à Mgr Seipel des provinces, où la population se prépare à mater la révolution en cas de besoin, l'aident à venir promptement à bout des suites qui toujours prolongent quelque temps les effets d'une explosion de pareille vio-

lence. La guerre civile est évitée. Les périls qui commençaient à menacer la sécurité extérieure de l'Etat autrichien sont écartés. Pour la seconde fois Mgr Seipel a, selon une image dont lui-même s'était servi aux sombres heures de 1922, jeté sur l'abîme le pont, la passerelle, sur laquelle son pays a franchi la crevasse.

Moins d'un an après, en septembre 1928, une alerte fait craindre de nouveaux troubles en Autriche. Deux partis, l'un conservateur, l'autre socialiste, tous deux disposant de forces importantes et d'armes nombreuses, se délient pendant des semaines et convoquent pour le même jour, le 7 octobre, au même endroit, Wiener Neustadt, leurs troupes à une démonstration en masse, qui risquerait de dégénérer en choc et en pugilat. Habilement, en négociant avec les deux partis, combinant l'autorité avec la prudence, prenant toutes les mesures pour prévenir le contact des forces rivales, Mgr Seipel parvient encore à dissiper le danger.

Tels sont l'homme, sa carrière, son œuvre intérieure, sa politique étrangère. L'homme a cinquante-deux ans. Normalement, ses services devraient rester assez longtemps à la disposition de son pays, où il a toutefois d'acharnés adversaires et, dans le camp de ses partisans, quelques envieux. Sa carrière échappe à la banalité; elle est déjà bien remplie et n'est sans doute pas finie. Son œuvre intérieure n'est ni achevée, ni indestructible. Ce qu'il a fait et bien fait peut être détruit d'un instant à l'autre. Mais il a obtenu des résultats capitaux et évité d'irréparables malheurs. Sa politique extérieure a d'abord été ce qu'il fallait qu'elle fût pour que l'Autriche obtint de l'étranger les concours matériels nécessaires à la sauver. A cette époque, l'Allemagne ne faisait pas partie de la Société des Nations et l'ancien mark touchait le fond de sa chute. Pour remplir les conditions du relèvement de l'Autriche, rien n'était à attendre que des Alliés. Ce relèvement opéré, la politique extérieure de Mgr Seipel s'est infléchie vers l'Allemagne, également relevée dans l'intervalle. Il est à souhaiter qu'elle résiste au faux attrait de cette solution de paresse, qu'est le don d'un pays au voisin.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnés du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) 10 belgas
- II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg. 11 belgas
- III. — Pour le Congo belge 12 belgas
- IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur 17 belgas
- V. — Pour tous les autres pays 20 belgas

LES VOYAGES ED. GOOSSENS

Bureaux : 15, RUE SAINTE-GUDULE, à BRUXELLES, ouverts de 9 à 12 heures et de 13 à 19 heures.

VOYAGES COLLECTIFS accompagnés } à la Côte d'Azur : 25 mars et 20 avril; } aux Lacs Italiens et Suisses : 27 avril;
} en Corse : 8 mai; } à Paris et environs : 30 mars (Pâques), 8 mai (Ascension), 18 mai (Pentecôte).

PÈLERINAGES — VOYAGES INDIVIDUELS A FORFAIT — VOYAGES DE NOCES

Sur demande, envoi gratuit des programmes.

DIRECTEUR : ED GOOSSENS
Ex-délégué du Service Central des Voyages
et Excursions des grands journaux parisiens.